

Le libertaire

Redaction :
Administration : N. FAUCIER
72, rue des Prairies, Paris (20°)
(Chèque postal : N. Faucier 1165-55)

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE-COMMUNISTE

ABONNEMENTS AU "LIBERTAIRE"	
FRANCE	ÉTRANGER
Un an... 42 fr.	Un an... 50 fr.
Six mois... 21 fr.	Six mois... 25 fr.
Trois mois... 10 fr.	Trois mois... 12 fr.
Chaque postal : N. Faucier 1165-55	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Téléph. : Roquette 57-73

EN AUTRICHE

LA MARCHÉ ASCENDANTE DU FASCISME

La contagion du fascisme semble vouloir s'étendre. Va-t-on voir, demain, un nouveau foyer d'infection s'installer en Europe Centrale ? Telle est la question que posent les événements qui se précipitent actuellement en Autriche.

Là-bas, l'agitation grandit d'heure en heure. On parle de crise ministérielle, de remaniement de la constitution. On se livre, dans la presse, à toute sorte de probabilités plus ou moins de « droite » ou de « gauche ». Laissons plutôt parler les faits.

Toutes les informations qui parviennent d'Autriche sont unanimes à reconnaître l'ampleur prise, ces temps-ci, par les manifestations et les cortèges qu'organise la Heimwehr à peu près dans tout le pays et principalement en Basse-Autriche. Cela a tout l'air d'une répétition générale, d'une espèce de préparation sur toute la ligne à l'offensive à venir.

Voilà plus de 10 ans, que la Heimwehr naissait sous le titre d'organisation de défense nationale, appuyée par les gouvernements provinciaux qui redoutaient les intrusions voisines. Par son essence même, elle était déjà une sorte de milice fasciste et cette tendance ne fit que s'accroître à mesure que le monde capitaliste, dans toutes ses branches, lui apportait officiellement son aide. Hobereaux des provinces, financiers et industriels des centres en firent dès lors leur arme de combat. Les premiers adhérents avaient surtout été les paysans riches, mais son recrutement s'étendit vite aux villes où elle finit par englober une notable partie de la petite-bourgeoisie.

Les fascistes autrichiens avaient eu soin de créer, également à l'image mussolinienne, de pseudo « syndicats indépendants », et c'est sans doute là qu'il faut voir une des raisons du succès obtenu par la Heimwehr auprès de la classe des fonctionnaires et même près de certains éléments ouvriers.

Toujours est-il qu'à l'heure actuelle les Heimwhren représentent en Autriche une force pas négligeable. Organisés sur des bases de discipline très stricte, amplement pourvus d'armes et d'argent, soutenus par toutes les puissances de la finance et de l'industrie, ils ont de grandes chances de parvenir à leurs fins, c'est-à-dire de renverser le gouvernement actuel pour instaurer un régime de dictature. Copiant en tout, organisation et tactique, les milices italiennes, leur grand désir est de renouveler, avec Vienne pour but, la marche sur Rome de 1922. Le Dr Steidle, l'aspirant Mussolini autrichien, ne s'en cache pas d'ailleurs et ne cesse de proclamer l'imminence de cet événement.

Jusqu'à présent les Heimwhren n'ont pas laissé échapper ou, pour être plus exact, n'ont pas cessé de provoquer des incidents susceptibles de leur servir de coups d'essai. Nombreuses sont les villes d'Autriche où ils se sont signalés par de sanglants exploits dirigés contre les travailleurs. Il n'est qu'à rappeler, d'ailleurs, le récent massacre de Saint-Lorenzen, où des bandes armées sous la direction du fasciste Pfriemer assassinèrent les ouvriers, faisant 5 morts et 200 blessés. Ce seul événement, parmi tant d'autres du même genre, enregistre déjà à l'actif des Heimwhren, montre bien le danger que présentent pour la classe ouvrière autrichienne, ces dignes émules de Mussolini.

Or, quelle résistance ceux-ci rencontrent-ils ? Aucune pour ainsi dire. Leur seul adversaire vraiment puissant pourrait être le Parti Socialiste qui jouit d'un véritable monopole, les tendances révolutionnaires n'ayant qu'une influence très bornée. L'Autriche est la terre d'élection de la II^e Internationale.

A la Chambre, près de la moitié des sièges appartiennent à ses membres. Les socialistes sont également maîtres de la municipalité de Vienne, « Vienne la Rouge » comme la qualifie pompeusement son bourgmestre. Ils possèdent une association de défense républicaine, un Schutzbund, paraît-il, indomptable. Enfin, ils ont pour eux le nombre, puisque leur parti ne compte pas moins de 700.000 membres, ce qui est un chiffre imposant.

On pourrait penser que c'est là de quoi mettre en échec les milices réactionnaires ; erreur. La social-démocratie, face aux préparatifs matériels fascistes se borne à des menaces de façade. Même pas : elle préfère adopter une attitude méprisante. « Absurde la marche sur Vienne, aussi bien au point de vue militaire que politique. Impossible, une action de vaste envergure de la part des Heimwhren », voilà comment le chef de la garde rouge républicaine juge la situation. Autrement dit la social-démocratie ne prévoit aucune organisation défensive.

Nous ne sommes pas de ceux qui pourraient étonner une pareille carence. Nous savons à quoi nous en tenir sur le rôle équivoque auquel sont voués les Partis Socialistes, du fait même de leurs principes ambigus. Tirailés entre la classe ouvrière, leur clientèle électorale, et les tenants de la bourgeoisie, leurs suppôts au pouvoir, ils sont dans l'impossibilité de se situer nettement. Pleins d'indulgence — on les a vus en Allemagne, en Angleterre aussi bien qu'en Autriche — pour les organismes réactionnaires de peur de mécontenter les puissances qui les maintiennent au pouvoir, laissant se développer librement toutes les activités antiouvrières sous prétexte de « liberté » et toujours prêts, par contre, à réprimer au nom de l'« ordre » les plus légitimes manifestations des travailleurs. C'est qu'ils sentent bien, au fond, que pour eux le grand péril ne vient pas du côté réactionnaire, avec lequel il y a toujours moyen de transiger, voire de collaborer, mais du côté de la classe ouvrière, qui, si elle les renversait une fois pour toutes ne leur laisserait pas les moyens de se réinstaller.

Il n'y a donc pas à reprocher à la social-démocratie autrichienne sa faiblesse envers le fascisme. Il n'y a rien à attendre d'elle. Malgré sa puissance numérique, et la possession des pouvoirs publics, handicapée par les méthodes parlementaires, légales et pacifistes, elle est vouée, malgré tout, à être écrasée ou incorporée par la vague réactionnaire.

En Autriche comme ailleurs, c'est au prolétariat organisé sur le terrain de la lutte de classes qu'il appartient de mettre le fascisme en déroute, et cela grâce à un seul moyen : la révolution sociale. Or, il est inutile de se bercer d'optimisme : la classe ouvrière autrichienne est encore trop profondément rongée par le chancre de la politique pour qu'elle songe dès aujourd'hui à recourir à ce mode de salut. A moins que dans un ultime sursaut de conscience, elle ne balaie à la fois la réaction et son inconscient auxiliaire, la social-démocratie.

LUCILE PELLETIER.

Améliorer, embourgeoiser la condition sociale des ouvriers, c'est peut-être créer une race d'esclaves contents de leur sort, une caste de parias confortables et dociles. — REMY DE GOURMONT.

Lire en 4^e page le compte rendu des congrès confédéraux par A. Guigui.

POUR UNE FOIS DE PLUS CONFONDRE "L'ACTION FRANÇAISE"

Le Libertaire, afin de détruire certains ragots de presse, a dit, la semaine dernière, les raisons pour lesquelles les militants groupés autour de lui ne pouvaient être mêlés à l'affaire Rigaudin.

Cette mise au point valait pour moi. Mais l'Action Française, qui tient à ajouter un chapitre à son roman-feuilleton « l'assassinat de Philippe Daudet par les anarchistes », veut absolument que j'aie été très lié avec Rigaudin. Or, je n'ai jamais connu Rigaudin.

Louis LECOIN.

PROPOS d'un PARIA.

On cause à Genève. Hier c'était à La Haye. Demain ce sera ailleurs. Après demain autre part et il n'y a pas de raison pour que se tarisse ce fleuve d'éloquence internationale qui roule en ses flots boueux les espérances des pacifistes bourgeois.

Nous avons vu à La Haye un ministre « travailliste » défendre les intérêts de l'impérialisme britannique avec une ardeur qui nous aurait surpris si nous conservions quelque illusion sur la valeur du mot « socialiste » et sur les hommes qui s'adonnent de cette facile étiquette.

À Genève, le député anglais, l'aussi peu prolétarien que possible, Lord Cecil, a soutenu les intérêts de son pays avec autant d'ardeur que son travailliste de ministre.

Le lord a précisé disant les journaux « que le point de vue du gouvernement britannique, en dépit du changement opéré depuis les élections, n'a pas varié sur la limitation du matériel de guerre par voie budgétaire ».

Que ce soit sur ce point ou sur tout autre, il est certain que le gouvernement travailliste continue celui qu'il a remplacé.

De même, le gouvernement « social-démocrate » allemand « gouverne » avec les mêmes procédés, les mêmes méthodes qu'au temps des Hohenzollern.

Et ne croyez-vous pas qu'au pays où la révolution est faite et toute liberté abolie, les ministres ou commissaires ont varié les plaisirs dans l'art de conduire les hommes, et ne pourrait-on pas facilement prouver qu'ils poursuivent la même politique extérieure — tout au moins dans sa fin — que les ministres du Tsar ?

On demeure confondu devant l'incroyable et insupportable naïveté des gens qui croient qu'en changeant de gouvernement ils obtiendront des améliorations à leur sort, une liberté accrue, une justice équitable et la paix assurée.

Populo à l'illusion tenace. Il est vrai que tout est mis en œuvre pour lui faire avaler les couleurs les plus grosses ; qu'une entreprise de bourrages de crâne lui remplit les oreilles, à jet continu, des mensonges les plus flagrants qu'il accepte comme vérités premières.

La Paix, la Paix. S.D.N. et Etats-Unis d'Europe. Discours de Briand et rediscours de Pierre, Paul ou autres Léon Jouhaux.

En voulez-vous des bobards ? On vous en servira braves gens et d'autant plus et mieux qu'on ne vous les donne pas, on vous les vend et vous en redemandez.

Et pendant ce temps, dans tous les pays, il y a une industrie qui ne chôme pas, celle de la guerre. Et la vie augmente, la misère s'installe. Et ça n'ira pas mieux, je vous le dis. Tant que vous n'aurez pas compris, électeurs crédules, plébs indifférents ou passionnés pour une cause politique, que tous les gouvernements se valent, du blanc au rouge, tous, il vous faudra perdre toute espérance. — Pierre Mualdes.

Peu de temps devant vous, les amis

Voici le dernier numéro petit format, la semaine prochaine nous paraîtrons sur grand format.

Si vous voulez que nous nous y tenions, il faut, camarades, mettre à profit ces huit jours pour une chasse forcée aux abonnements.

Acheteurs au numéro, abonnez-vous d'ici le cinq octobre.

Détenteurs de nos carnets spéciaux, envoyez-nous vos deux abonnements avant cette date.

DE PROFUNDIS !..

1917 ! SOUS L'ÉGIDE DU CARDINAL DUBOIS

En la personne du cardinal Dubois vient de disparaître un des types les plus représentatifs de ce clergé moderne parfaitement adapté aux nouvelles formes du régime capitaliste et toujours fidèle auxiliaire de ce dernier. Tandis que les feuilles bourgeoises, des mieux « pensantes » aux plus laïques ne tarissent pas d'éloges sur l'activité du cardinal pendant la dernière grande guerre — époque à laquelle il prêchait l'« Union Sacrée » contre le « boche » — nous pensons intéressant de reproduire ici un spécimen de l'intensité bourgeoise de ce clergé-cléric-nationaliste, entrepris sous sa direction. L'article qui va suivre a été publié, sous la signature de « Pierre l'Ermitte » dans le journal La Croix du 9 juillet 1917 :

EST-IL COMME NOUS...?

— Et laissez-moi donc tranquille, avec toutes vos histoires !.. Après tout, les Boches, ce sont des hommes comme nous !..

— ...? — Et alors quoi...? Cette phrase, elle m'a ébloué, ce matin, au passage, dans une rue de Montmartre.

Une femme, aux cheveux couleur paille, la jetai d'une voix ardente à trois poils tassés qui l'écoutaient sans rien dire.

J'ai continué ma route, mais la phrase s'est attachée à moi... Elle m'a comme provoqué. Alors, je lui répondis...

L'Allemand est-il vraiment un homme comme nous...? me disais-je.

Et tout répondait en moi : « Mais non !.. et même il ne l'a jamais été. »

Dès la première page de notre histoire, je vois se profiler la silhouette sinistre d'un homme qui a tout du kaiser actuel ; il entraîne au carnage de nos provinces de l'Est des millions d'Allemands ; il s'appelle Attila.

Et ce nom d'Attila — en allemand « Etel » — est resté comme un nom cher de famille chez les Hohenzollern. Or, cet Attila se vantait déjà que l'herbe ne croissait plus là où son cheval avait passé...

Et si je tourne les pages de cette histoire, je rencontre un peu partout une vieille locution courante chez nos pères : « Chercher une querelle d'Allemand. »

A-t-on dit jamais, même en Prusse : « Chercher une querelle de Français » ?

Les Allemands sont des hommes comme nous...?

Je remarque que l'Allemand use et abuse des invocations pieuses : Gott mit uns !.. Für Gott und Vaterland !.. Gott strafe England !.. etc. « Gott » et lui semblent ne faire qu'un bras dessus bras dessous...

Or, contradiction curieuse, tout scepticisme vient d'Allemagne : Kant, Fichte, Strauss, Harnack, l'école de Tubingue ont jeté à bas toute certitude, même humaine.

L'Allemand est un homme prude, familial, plein de respectabilité... J'ai entendu tel « Kreisdirector » fort en couleur et qui tonnait, indigné, contre l'immoralité française... Ah ! le vertueux homme !..

Or, les deux tiers de la pornographie qui circule en France avait ses rédacteurs, et souvent ses imprimeurs, à Dresde, Leipzig et Hambourg...

L'autre tiers venait de la chaste Hollande ; et ceci déjà au XVIII^e siècle. Sommes-nous en France de pareils tartuffes...?

L'Allemand est un homme comme nous...?

J'ai connu un jeune homme délicieux. Il avait 24 ans, était fils d'un hôtelier de Zurich et ne savait pas un mot de français.

Il fut reçu dans une vieille famille du Nord ; il y apprit notre langue et devint comme l'enfant de la maison ; il était d'ailleurs doux comme un mouton.

Mais, au début de juillet 1914, il disparut subitement. Or, ce Suisse n'était pas un Suisse, mais un officier allemand ; il savait le français aussi bien que ses hôtes, et il les avait trompés sur toute la ligne.

Il arriva un beau matin d'août dans le village où il avait été accueilli, fit la liste des otages et, parmi les premiers, figuraient ceux qui lui avaient donné l'hospitalité...

Multipiez cet espion... qui sait... peut-être par cent mille !

Notis, Français, naissions-nous « espion » ? Avons-nous cela dans le ventre comme tout petit Teuton...?

L'Allemand est un homme comme nous...?

J'ai connu à Chaillot une gracieuse petite fille. Elle jouait un jour dans le square du musée Galliera. Un avion allemand est venu, a jeté des bombes, et on a ramassé l'enfant dans une mare de sang, la jambe brisée.

Multipiez cet attentat contre les femmes et les enfants par une centaine d'autres... par celui du Lusitania, et par ceux qui se perpétrent sur les villes ouvertes anglaises.

Qui a commencé ce massacre, tellement abominable que l'Angleterre le subit en refusant d'exercer de semblables et pourtant si légitimes représailles. L'Allemand, lui, trouve ce massacre très naturel.

L'Allemand est un homme comme nous...?

L'autre jour, dans un petit village, je suis appelé moi-même auprès d'un garçonnet de quatorze ans, fils d'une famille de réfugiés.

Je trouve l'enfant dans son lit, la tête entourée de bandages sanglants... Qui l'avait mis dans cet état ? Un prisonnier boche...

L'enfant l'avait taquiné ; l'autre, pris de fureur, l'assommait avec la clé de fer de la charrette. Ce Boche est un prisonnier, bien traité par une honnête et calme famille de fermiers.

Supposez qu'au lieu d'être prisonnier, il ait été libre vainqueur... Et rappelez-vous qu'un enfant de sept ans fut abattu à coups de revolver parce qu'il avait visé un soldat... avec un fusil de bois !.. Les Français assassinent-ils ainsi...?

L'Allemand est un homme comme nous...?

Hier, à Montmartre, la directrice du Journal de Montparnasse, récemment évacuée, racontait que les Allemands parquaient les femmes et les jeunes filles de la ville, debout et serrées, dans une salle pendant de longues heures. Quand l'une d'elles s'affaissait, on la redressait vivement à coups de baïonnette en lui disant :

— Si tu veux l'assoir, passe dans la salle à côté... il y a des machines à coudre, tu y feras des capotes allemandes...

L'Allemand est un homme comme nous...?

J'ai comme parloisais un simple et modeste artiste qui fut longtemps prisonnier dans un camp allemand. Il a pu passer, en les cachant bien, un certain nombre de croquis, tous faits d'après nature.

J'y ai vu un Anglais lié au poteau pendant une nuit glaciale ; il agonise sous les yeux d'une sentinelle qui paraît très amusée de voir de si près mourir un ennemi épuisé.

L'illustration a publié ce dessin. J'ai souvent rêvé à cet Anglais en voyant passer, gros et gras, les Boches des fermes de Seine-et-Marne.

L'Allemand est un homme comme nous...?

J'ai rencontré, l'autre jour, dans le train, un jeune soldat conduit par une infirmière.

Il n'avait plus de visage ; les yeux, le nez, la bouche étaient anéantis. Il ne restait plus que la boîte crânienne surmontant la colonne vertébrale. Tout le reste n'était qu'une plaie calcinée, au travers de laquelle l'infirmière faisait passer la nourriture avec une sonde.

J'ai demandé comment ce soldat avait été ainsi affreusement blessé... ?

— Par un jet de liquide enflammé... m'a répondu l'infirmière.

Qui, traitant comme un chiffon de papier les plus solennels engagements, a inauguré ces procédés barbares et a déshonoré la guerre...?

Et je pourrais continuer longtemps ainsi...

Je pourrais surtout ajouter après chaque paragraphe :

Jamais un Italien... Jamais un Français... Jamais un Anglais... Jamais un Américain n'aura même la pensée d'inaugurer de pareils procédés.

Pour l'Allemand, c'est tout naturel. L'Allemand est donc bien un être hors l'humanité. Il est l'oiseau de proie de tous les pacifiques.

Il est comme l'incarnation du mal... mal occulte pendant de longs siècles ; aujourd'hui, mal qui se constate, qui s'étale dans toute sa hideur...

Quel est le peuple au monde ayant autour de lui l'océan de haine qui entoure aujourd'hui les frontières allemandes... ? Aussi, comme cette femme aux cheveux paille avait tort... si toutefois elle est Française.

Comme ce serait une catastrophe mondiale, si l'Allemand triomphait... Mais il ne peut plus triompher.

Chaque jour, la victoire s'éloigne de ses mains étendues.

Chaque jour, la flamme d'espoir se fait plus ardente en ceux qui croient aux grandes directives de la Providence.

Je ne sais ni le jour ni l'heure...

Mais ce que je sais, comme aurait dit Jeanne d'Arc, c'est que l'Allemand sera bauté hors de France, hormis tous ceux qui sous terre y resteront...

La légende elle, fait dire au Christ : « Aimez-vous les uns les autres... Tous les hommes sont frères ».

Les formes larvées de la Religiosité

L'ABSOLU SCIENTISTE

La science est généralement regardée comme l'antagoniste de la religion; il semble donc osé de parler de religion scientifique. Sans doute, mais la discussion à engager porte moins sur la valeur de la science que sur l'interprétation qu'on lui donne parfois. Considérer ses lois comme impératives et éternelles, n'est-ce pas reconnaître un Absolu? N'est-ce pas oublier que des lois admises un jour sont convaincues le lendemain d'être inadéquates à la réalité; qu'elles sont sujettes à des dérogations dont l'ensemble se formule jusqu'à nouvel ordre en lois complémentaires; qu'enfin il serait bien surprenant de rencontrer la pérennité dans un univers où tout est en mouvement, en perpétuelle évolution?

Nous semblons donc pris dans un dilemme. Admettre avec certains spiritualistes, la contingence des lois de la nature, n'est-ce pas revenir à la croyance au Libre Arbitre, nous reconnaître une âme immatérielle dont l'intervention dans le monde peut créer des commencements absolus, c'est-à-dire des événements indépendants des événements passés? D'autre part, croire à la stricte rigueur des lois physiques, qu'on les attribue à un créateur distinct du monde qu'il gouverne, ou qu'on y voie l'action d'un principe supérieur inhérent au monde, le vivifiant et le dirigeant autoritairement, n'est-ce pas, sans se l'avouer, ajouter foi à l'existence d'un Dieu disposant souverainement de notre liberté.

Heureusement il n'y a là qu'un de ces problèmes dont les données illusoire sont uniquement le résidu d'une longue suite de spéculations métaphysiques. Nous tenons à notre liberté; mais libre-arbitre n'est nullement équivalent à liberté. Nous éprouvons le besoin de nous accrocher à quelque chose de stable, de prévoir les événements; mais des points d'appui, un guide, ne sont pas fatalement des entraves au jeu normal de nos facultés.

Nous ne nous attachons pas à combattre la croyance au libre arbitre. Les libertaires sont peu enclins à se parer de cet attribut. Nous cherchons, au contraire, à faire sentir à quel point le déterminisme scientifique est étranger au déterminisme fataliste auquel on donne trop souvent une adhésion secrète sans le professer ouvertement. N'ai-je pas entendu un militant prétendre qu'il ne se sentait pas libre, puisqu'il devait obéir à des tendances innées! Que serait donc la personne humaine si elle n'était pas l'éclosion et le développement de tendances innées physiques et psychiques? Sans s'en douter, ce camarade exprimait les doléances d'une âme immatérielle s'apitoyant sur le destin d'un germe qui suivait docilement le cours d'une évolution calquée sur celle de ses ancêtres.

On dit souvent que c'est en observant ses lois que nous arrivons à triompher de la Nature. Laissons à la scolastique le soin de concilier ce triomphe avec cette soumission préalable de nous enseigner à enfermer astucieusement la nature dans ses propres filets. Posons-nous cette question: Existe-t-il des lois naturelles? Ne devons-nous pas dire plutôt: Nous triomphons de la nature, dans la mesure où nous lui dictons des lois?

Quel est l'objet de la science? D'abord, nous permettre de comprendre et d'expliquer les événements qui se déroulent sous nos yeux, auxquels nous participons, dont nous subissons les conséquences. Comprendre, c'est insérer dans une catégorie ou espèce de choses familières le fait ou l'objet nouveau; reconnaître dans un animal un spécimen de l'espèce canine, dans l'agitation superficielle d'un liquide, un phénomène d'ébullition. Expliquer, étymologiquement, c'est dégrader des replis où ils sont cachés les éléments d'un phénomène complexe et les rapprocher d'autres classes déjà observées; dissocier, par exemple, les constituants d'une variation du temps, pression, chaleur. Comprendre et expliquer, c'est autre chose encore que mettre de l'ordre dans nos connaissances. L'objet de la science n'est pas tant la description du monde et le classement des faits accomplis que la prévision de l'avenir. Sa fin est utilitaire. Pour remplir son rôle, elle doit nous éclairer sur l'enchaînement des phénomènes, nous montrer que le présent préexistait en quelque sorte dans l'état de choses qui l'a précédé. Ce lien, que l'on suppose univoque entre le passé, le présent, étendu jusqu'au futur, est la causalité.

Le principe de causalité signifie que les mêmes causes produisent les mêmes effets. Inversement, on admet que les mêmes effets sont dus aux mêmes causes.

Pourtant, lorsque nous observons la nature, elle ne se présente pas à nous avec cette simplicité. Au premier coup d'œil, loin d'être ordonnée, elle paraît être un chaos. Comment établir des règles, des classifications? Du même sommet, une pierre ne tombe jamais au même point; deux animaux ne sont jamais identiques, le même change d'un jour à l'autre; on ne voit pas deux fois la même source. Aucune suite d'événements ne se répète sans variantes. Aussi, l'homme a-t-il été longtemps à reconnaître de l'ordre et des enchaînements dans l'univers. C'est en lui et dans les groupes qu'il formait qu'il a puisé cette notion.

L'école de sociologie positive montre que le primitif a calqué les classifications naturelles sur le mode d'aggrégation et la hiérarchie de ses clans. Le monde s'ordonnait et se répartissait en fonction des segments sociaux. C'est en lui-même qu'il a trouvé l'idée de cause. Il l'a associée à celle de volonté. Volonté bien capricieuse, classement bien arbitraire (La Bible, sur de simples apparences, classe le lièvre parmi les ruminants!) Les dieux faits à son image ont des fantaisies, et l'unique qui les a supplantés n'a pas renoncé au privilège du miracle.

Ordre et causalité ne sont pas des données de la nature, ce sont des démarques du cerveau humain, plus audacieuses à mesure qu'il acquiert plus de puissance. « D'ailleurs, il faut bien remarquer que le principe de causalité et la notion d'espèce sont de simples concepts de notre esprit qui ne correspondent pas forcément à la réalité; leur rôle est seulement de nous fournir des phénomènes une image simplifiée et intelligible qui permette des généralisations. » (Leclerc du Sablon, Faculté de Toulouse.) « Ou'est-ce donc que j'ai désigné primitive-

ment sous le nom de cause? C'est une des conditions déterminant le phénomène. Mais entendais-je affirmer que ce fut la seule? Elle m'a simplement paru pour l'instant la plus remarquable. Tout ce qui semble un pas dans la voie des explications nous le déconstruis du nom de cause. » (Meyerson) « Le moindre phénomène par cela même qu'il est phénomène, c'est-à-dire changement, est irréductible à toute tentative d'identification totale entre l'état antérieur et l'état postérieur » (A. Metz). Pour identifier il faut négliger les différences de lieu et d'époque, tout au plus peut-on parler d'analogie. « Que des effets analogues dérivent de causes analogues, ou que pour beaucoup de phénomènes le degré de contingence soit élevé, c'est là la cause de la routine (succession habituelle) que nous avons constatée dans les perceptions. D'ailleurs, faire entrer tous les phénomènes de l'univers dans la catégorie de la contingence plutôt que dans celle de la causalité, c'est là une opération qui fait époque dans l'histoire des idées » (K. Pearson, Université de Londres).

Le principe de causalité et le déterminisme scientifique (et non philosophique) n'ont donc aucun caractère transcendant; ce sont des postulats que nous admettons parce que si nous les rejetons la confiance dans notre expérience serait ébranlée et la science sans objet. Toute tentative pour leur donner une raison d'être autre que l'utilité à échoué, toute démonstration est un cercle vicieux. Ainsi que l'a dit le savant viennois Mach, à propos des postulats de la mécanique: « Nous entrons beaucoup plus profondément dans la connaissance de la nature en reconnaissant l'existence de ce principe qu'en nous laissant imposer par un semblant de démonstration. »

Relier chaque fait particulier à un précédent, à une cause, dresser des listes de ces conséquences, ne nous donnerait qu'une connaissance très empirique et très limitée; la prévision de l'avenir n'en découlerait que lorsque le hasard nous ferait rencontrer des précédents très sensiblement identiques. Ce qui nous importe, c'est de relier les variations des causes aux variations des effets, de formuler la loi de leurs corrélations. Voici comment procède l'esprit.

Un certain nombre d'expériences suggère une hypothèse, une formule représentative; on vérifie cette formule dans plusieurs cas différents; enfin on la généralise à tous les cas intermédiaires non expérimentés, et même en dehors des limites où l'on était tenu — extrapolation.

Outre les deux postulats déjà cités, nous en admettons maintenant un troisième, celui de la continuité du découlement des faits, qui nous permet de nous borner à la vérification de quelques cas. La continuité existe dans notre formule mathématique, mais rien ne nous autorise à affirmer que les phénomènes naturels suivent un cours régulier; c'est par un acte arbitraire que nous confondons série calculée et série réelle. Dans ce que nous observons, les intermittences, les disjonctions, les surissements imprévus abondent. Les extrapolations sont encore plus téméraires. La loi de Mariotte, proportionnalité du volume d'un gaz à l'inverse de la pression, cesse d'être exacte dès que cette dernière atteint une certaine valeur, et l'on a été longtemps avant de pouvoir compléter la loi approchée par d'autres reposant sur des conceptions hypothétiques de la matière. L'aspect le plus caractéristique de la science moderne, c'est: « l'ensemble des théories corpusculaires, où la discontinuité prédomine comme principe d'explication » (Marcel Boli).

Certains faits notoires font souvent obstacle à la généralisation d'une loi. Ainsi la loi de la chute des corps, due à Galilée ne soulève guère d'objections tant que l'on s'en tient à une même espèce de corps, des balles de plomb, par exemple. Mais peut-on l'étendre à tous les corps, lourds ou légers, alors que l'on constate qu'une plume n'atteint le sol que longtemps après une balle de plomb jetée de la même hauteur. Pour s'en convaincre, il faut faire l'expérience en supprimant la résistance de l'air, en réalisant le vide, vide imparfait dans un espace restreint.

Pour formuler une loi il faut donc faire abstraction de certaines particularités toujours incluses dans la réalité et ne considérer dans celle-ci que des caractères choisis qui forment le symbole réel, des choses. Au donné sensible nous substituons des expressions algébriques dont l'enchaînement est rigoureusement déterminé; mais les déductions qu'on a tiré ne cadrent qu'approximativement avec la réalité infiniment complexe. La simplicité d'une loi a, elle aussi, un caractère artificiel, elle est, en quelque sorte, l'effet de la constitution de l'homme. « Nos impressions sensibles comportent, en effet, des groupes complexes, mais elles nous arrivent par des voies relativement simples et très peu nombreuses, à savoir, par les organes des sens. La simplicité de la loi scientifique peut donc être en partie conditionnée par la simplicité des modes de réception des impressions des sens » (Pearson). De plus, « lorsque les données de l'expérience oscillent autour d'une formule, on adopte cette formule comme expression de la loi; mais rien n'indique qu'une formule très voisine ne serait pas une expression plus exacte » (Leclerc du Sablon). Nous pouvons donc conclure avec le savant anglais: « Au sens scientifique, la loi est donc essentiellement un produit de l'esprit humain et ne possède aucune signification en dehors de l'homme. Elle doit son existence au pouvoir créateur de l'intelligence humaine. Il est beaucoup plus significatif de dire que l'homme donne des lois à la Nature que d'annoncer la proposition inverse en disant que la Nature donne des lois à l'homme. »

Des théories nous ne dirons que quelques mots. Elles groupent un certain nombre de lois autour d'un principe hypothétique; la théorie électro-magnétique de la lumière, par exemple, rapproche les lois de la propagation lumineuse de celles qui sont applicables à l'électricité et au magnétisme.

Nous avons d'abord mis de l'ordre dans

le chaos naturel en groupant les objets et individus en classes; nous avons réuni sous une étiquette commune appelée loi, les phénomènes similaires; nous avons acquis une vague intuition que tout se tient dans la Nature et que ce qui se voit est la conséquence de ce qui ne se voit pas. L'homme « alors, renonçant à ses moyens d'information ordinaires, demande à son imagination de lui suggérer un système qui soit l'image même de la Nature et où tout s'enchaîne d'une façon logique. C'est l'origine des théories... Elles sont suspendues à une hypothèse, sans contact direct avec la réalité. Aussi, tandis que la science expérimentale, malgré des retouches incessantes, continue à progresser et à s'élever sur des fondations à peine modifiées, les théories peuvent s'effondrer d'une façon complète; on doit alors imaginer d'autres à partir de nouvelles hypothèses » (L. du Sablon). Loin de trouver dans le monde une Raison Suprême, nous n'y trouvons rien d'autre que la raison humaine. « Nous accomplissons l'action, miraculeuse en apparence, de réduire le monde extérieur, d'aspect chaotique, à l'ordre; en fait, nous arrivons à ce résultat parce que nous n'en considérons que les portions qui se laissent ordonner... Lorsque nous avons découvert des lois nous les expliquons ensuite par des théories... Quant à la forme de ces théories elle est dictée surtout par les idées préconçues que nous avons sur ce que doit être la théorie à établir » (N. R. Campbell, ingénieur électricien).

Le point de départ des théories était aussi subordonné à nos exigences unificatrices, à nos commodités, il n'est pas licite de les invoquer pour réfréner notre désir de progrès social et de justice, ainsi qu'on l'a fait en nous opposant la théorie darwinienne de la lutte pour l'existence.

Si cependant nous sommes enclins à attribuer un caractère de nécessité aux lois et théories scientifiques, cela n'est que la conséquence de notre constitution physiologique. Une longue suite d'événements sinon identiques du moins analogues, trace dans notre cerveau des voies que notre pensée suit de préférence. Nous nous attendons à la reproduction de ce qui s'est maintes fois produit, et notre attente n'est pas déçue en général, car les écarts ne sont pas assez notables pour avoir compromis l'existence de notre lignée ancestrale. Cela d'ailleurs n'oblige pas le cours des événements à emprunter un tracé linéaire invariable, cela contient seulement ses variations entre certaines limites, limites dont nous trouvons l'existence et dans celles de tous les êtres vivants; température du corps, acidité ou alcalinité du sang, etc., comprises entre un maximum et un minimum. Encore ces limites ont-elles varié avec le temps.

Rien ne nous prouve la pérennité des lois. Les lois sont-elles éternelles? se demande un savant mathématicien. En toute simplicité on doit répondre que nous n'en savons rien. Pour qu'elles fussent nécessaires, éternelles, il faudrait que la justification d'un corps de doctrine reposât sur une autre base que sa convenance au réel telle que nous l'avons étudiée... On dit parfois que nous arrivons à connaître, non les choses, mais les rapports des choses. C'est encore un leurre. Nous ne parvenons qu'à formuler des relations entre des symboles des choses. La différence est formidable entre les deux prétentions; gardons-nous de confondre l'image scientifique que nous nous faisons du monde avec le monde lui-même... Tous les actes de notre vie demandent que nous retrouvions le même dans ce qui se renouvelle, c'est-à-dire la permanence des lois. Autrement nous ne pourrions pas agir. Tout ce que nous dirions de plus n'est que fantaisie... Une autre connaissance arrive-t-elle par des moyens de pure raison à donner à notre inquiétude des apaisements? On désirerait qu'elle apportât ses bienfaits dans une forme analogue à celle que nous avons observée, non pas seulement au futur et dans le mode sybillin (Vouillemin). Si nous ne connaissons pas le monde, du moins nous nous reconnaissons dans le monde.

Nous pouvons et nous devons nous compenser par rapport au monde comme s'il n'était qu'en partie déterminé » (Ostwald, Université de Leipzig).

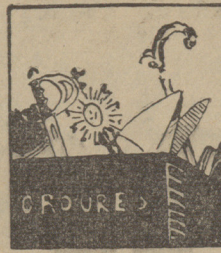
A notre volonté de transformer le milieu naturel aussi bien que le milieu social on ne saurait opposer ni le déterminisme fataliste ni l'absolu scientifique. Ayant reconnu la véritable origine des lois scientifiques, leur signification, leur contingence, nous n'avons pas de peine à admettre que cette dernière devient de plus en plus large à mesure que l'on passe du monde physique au monde vivant et au milieu social. Nous sommes en droit d'écarter tout fatalisme et de poursuivre un idéal qui est en sociologie ce que l'hypothèse est dans les sciences de la nature. La seule condition est que l'idéal comme l'hypothèse repose sur l'expérience commune et non sur le sentiment individuel. Notre œuvre aura dès lors un caractère objectif, car l'objectif est ce qui est accepté par tous les hommes et le subjectif ce qui est particulier à chacun d'entre eux.

Libre arbitre et déterminisme absolu des philosophes sont des concepts métaphysiques. Ils ont peut-être des réveries métaphysiques aient parfois pour effet d'éveiller notre curiosité et de nous inciter à la recherche, de même que quelques gouttes d'un vin capiteux excitent notre imagination. Mais, autant que l'ivresse alcoolique l'ivresse métaphysique est pernicieuse, l'une et l'autre aboutissent à fourvoyer notre intelligence, à paralyser nos facultés.

Pas plus que l'examen des spéculations religieuses ou spiritualistes, l'analyse du contenu de la science ne nous a révélé dans l'univers qu'il que ce soit de fatal ou de divin. L'intelligence humaine doit se libérer de l'emprise d'entités toutes-puissantes de quelque déguisement qu'elles se parent. Nous ne devons pas plus nous agenouiller dans le Temple de la Science que dans celui de Jésus.

G. GOUJON.

Note. — J'ai multiplié les citations de savants ayant écrit du début du siècle à 1929



aux hasards
du CHEMIN

EGLISE ET BUSINESS

Aux naît qui se figurent que les prêtres sont complètement détachés des choses de ce monde, à ceux qui croient candidelement que les gens d'église ne songent qu'aux béatitudes de l'au-delà, le journal anglais Financial Times se charge de donner un démenti.

Cet organe nous apprend, en effet, que l'entrée du Saint-Siège comme acheteur de valeurs à la Bourse de Rome a causé une surprise plutôt agréable. On le comprend aisément si l'on songe que le trésor pontifical atteint la somme coquette de 110 millions de dollars. Avant les accords de Latran, il n'était que de 30 millions de dollars. Ces accords ont coûté à l'Etat italien 750 millions de lires en espèces sonnantes et trébuchantes, et 1.000 millions de dette consolidée à 5 %. Hé, hé ! le pape n'a pas fait une mauvaise affaire ! Cela ne l'a pas empêché d'envoyer aux évêques du monde entier, particulièrement aux Américains, qui sont assez récalcitrants, une bulle leur demandant de faire pression sur les fidèles pour faire rentrer la bonne galette. Vous croyez sans doute que le Saint-Père s'en tient là ? Pas du tout, il projette de porter le trésor à 200 millions de dollars ! Pour arrondir sa fortune il spéculé à la Bourse.

On imaginerait assez bien le Saint-Esprit descendant sur la terre pour lui recommander les Gisements de Lait condensé de l'Arizona, ou les Mines de Fromage mou du Mexique. Mais le choix du Pontife se porte sur des valeurs de tout repos : ces derniers temps, il a acheté à la Bourse 90 millions de lires en obligations polonaises à 7 %, en valeurs américaines et anglaises. Ainsi, toujours d'après le journal financier anglais, le Vatican serait en passe de devenir une des plus importantes banques du monde. Il sera intéressant de savoir si l'inspiration de Dieu n'empêchera pas le Pape de faire des spéculations désastreuses. Les bonnes poires dévotes feraient bien de méditer les paroles de l'Evangile : « Ne vous amassez pas des trésors sur terre, où le ver et la rouille rongent, etc. (Matthieu VI, 19).

Il est plus facile qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, qu'un riche entre dans le royaume des cieux (Matthieu XIX, 24 et Marc, X, 25) ».

Mais l'Evangile n'a rien à voir avec l'Eglise... Et le Saint-Père pourra toujours dire que les placements terrestres sont plus sûrs que les hypothèques sur la part de Paradis.

Le Romanichel.



Encore un record

La revue castillane de New-York, *Cine Mundial*, nous apprend un nouvel exploit de la justice yankee qui mérite d'être mentionné. Il s'agit d'un garçonnnet de 16 ans, Carl Newton Mahan, qui, en jouant avec le fusil de son père, tua accidentellement un petit camarade âgé de 8 ans. La justice nord-américaine réunie pour juger le cas, comme s'il se fut agi d'un véritable criminel, a condamné cet enfant à 20 ans de bagne.

Tout de même...

Synchronismes

L'affaire de la malle sanglante a provoqué chez le fou du roy une nouvelle crise. Comme dit l'autre, ça vaut la cote.

A en croire l'école de Rème, la victime, Rigaudin, était un type dans le genre de Flotter « un anarcho-policier » par conséquent.

De plus, sa concierge « qui fut celle d'Almeryda » serait une ancienne « fouilleuse » de la préfecture. Synchronisme !...

Selon gros Léon, c'est la police qu'a fait le coup et c'est la raison pour laquelle le coupable ne sera sans doute jamais découvert.

C'est simple, mais il fallait y penser.

Mais quel dommage que tous les « nquêtesurs de la presse — à part le stupide Ami de Coty — ont reconnu que Rigaudin ne fréquentait pas les milieux anarchistes.

pour montrer à quel point l'idée que l'on se fait de la science diffère de celle que l'on avait dans la deuxième moitié du siècle dernier. L'importance qu'ont prises les explications tirées du calcul des probabilités confirmerait ces vues.

On pourrait soupçonner que les auteurs actuels ont pour but secret de déconsidérer la science et de nous ramener aux vieilles disciplines. Il n'en est rien. Au contraire, si les théories transformistes sont si combattues par des réactionnaires, c'est qu'ils trouvent des armes dans le fait qu'on les a présentées comme donnant des certitudes et non comme hypothèses encore lacunaires, mais seule hypothèse qui satisfasse notre raison.

Pour montrer que les savants cités n'ont pas d'arrière-pensée, voici un extrait amusant déjà inséré dans « Plus Loin ».

La logique que l'homme trouve dans l'univers n'est que le reflet de sa propre faculté de raisonnement. Un chien, s'il était capable de reconnaître l'instinct qui guide ses actions, supposerait très naturellement que l'instinct, et non pas la raison, est à la base des phénomènes naturels, réfléchissant sa propre source d'action dans tout ce qu'il a observé autour de lui. En vérité, il me semble plus logique de placer l'instinct plutôt que la raison derrière le cou et le lever du soleil, car l'instinct, au moins, ne présuppose pas la conscience. Peut-être que si notre chien était un chien stoïcien, l'instinct lui semblerait inhérent à l'univers lui-même, tandis que s'il avait été élevé dans un presbytère, il imaginerait que sa niche est le produit d'un instinct *supercamini*. Mais tous deux, le chien et l'homme, en raisonnant au delà de la sphère des inférences légitimes, violent une règle fondamentale de la méthode scientifique. Cette règle, due pratiquement à Newton, nous défend de rechercher des causes supérieures aux phénomènes naturels. — K. Pearson.

La mort du Cardinal

Moins heureux que Poincaré et Clemenceau qui subirent la même opération mais à qui la camarade elle-même répugna à couvrir les bras, le nommé Dubois, cardinal et missionnaire diplomatique est mort.

Nous n'avons pas à le regretter. C'était, comme l'a fait remarquer dans l'*Humanité* le révérend frère Florimond, un des meilleurs agents de l'impérialisme français.

Dans le *Journal*, Herriot rappelle que Dubois fut « un bon Français de la paix » et ensuite « un bon Français de la paix ».

Je ne sais pas si vous avez remarqué qu'en général, ces « bons Français de la guerre » les Barrès, les Dubois et autres Foch meurent tous dans leur lit.

Mais l'important, n'est-ce pas, c'est qu'ils meurent...

Au service du capital

Dans l'*Humanité*, frère Florimond y va de son antienne sur la mort du cardinal.

Il écrit un peu imprudemment :

« Selon ses besoins, la nature des missions à accomplir, les problèmes à résoudre, les questions à traiter, les difficultés à surmonter, les impérialismes se servent successivement de différents agents. »

Evidemment, c'est très juste, et les noms cités viennent certainement à propos.

Pourtant, il en manque un à la collection et non des moindres. N'est-ce pas ce farouche révolutionnaire de Marcel Cachin qui fut, en un moment critique pour l'impérialisme français, chargé de mission auprès de son ami Mussolini ?

Voyons Florimond, on ne parle pas de corde... Il est vrai qu'à cette époque, vous aussi !...

Comité de Défense Sociale

L'AFFAIRE GIMENEZ

Réparations et sanctions

A diverses reprises, le Comité de Défense sociale a signalé la situation douloureuse d'un travailleur espagnol du nom de Gimenez, impliqué dans le complot catalan qui, condamné et emprisonné à la prison de Loos (Nord), dut par la négligence et le cynisme criminel du médecin tortionnaire Jacquemard, être transporté d'urgence à l'hôpital de Lille où, pour le sauver de la mort, tant l'état du malheureux était grave, il dut être amputé des deux jambes.

Le Comité de défense sociale escamotait l'arrivée de documents importants, nécessaires pour entreprendre des démarches et une campagne en faveur de Gimenez, et contre le médecin tortionnaire; ces documents qui lui avaient été promis furent, en fin de compte, remis à la Ligue des Droits de l'Homme. Il a pu apparaître à certains que le Comité marquait dans la poursuite de cette affaire un certain relâchement; la raison en tient aux faits cités plus haut. S'il n'a pas été possible de donner à celle-ci l'ampleur désirable, c'est que le Comité était tenu à certaines réserves, par suite des démarches de la Ligue des Droits de l'Homme auprès du ministre de la Justice. Il ne pouvait convenir de chercher à celle-ci une quelconque querelle, de lui reprocher sa tardive intervention; une déplorable habitude de s'attribuer les mérites qui ne lui appartiennent pas. A quoi bon !

En cette circonstance, comme en maintes autres, le Comité a toujours, avant et au-dessus de toute autre considération, mis l'intérêt de la victime, et usé des moyens les plus susceptibles d'apporter la meilleure et la plus rapide solution aux affaires soumises à son examen.

A l'heure actuelle, le ministre de la Justice a été saisi, il a ordonné une enquête. Sans s'illusionner outre mesure sur les résultats qu'elle peut donner, on est tenu, par la gravité exceptionnelle du cas Gimenez, de ne pas préjuger à l'avance des intentions du ministre, et d'accorder le crédit du temps nécessaire à l'enquête. Toutefois, dans un délai relativement court, au cas d'une solution non conforme à la plus élémentaire justice, d'un silence systématique, l'action publique différée sera reprise avec ardeur.

D'ores et déjà, des possibilités d'action ont été envisagées qui ne manqueraient pas d'être appliquées, le cas échéant. Au cas même où le Gouvernement accorderait au malheureux Gimenez un minimum de réparations, il est fort douteux qu'il prenne contre le tortionnaire les sanctions qui s'imposent. Il est cependant indispensable d'empêcher ce morticole de continuer la série de ses tristes exploits.

En attendant de possibles réparations, sachant trop les lenteurs de la justice, lorsqu'il s'agit de réparer un préjudice, la parcimonie avec laquelle elle le fait, il convient que la partie pensante et généreuse de la classe ouvrière songe aux souffrances physiques et morales, à la détresse de l'un des siens, atrocement mutilé, cloué sur un lit d'hôpital, épreuve humaine, désormais incapable d'assurer son existence.

Toujours la solidarité a été le plus sacré des devoirs; rarement elle n'a été pratiquée dans des circonstances aussi douloureuses qu'impérieuses. Déjà quelques camarades dévoués et le Comité, ont spontanément apporté quelques douceurs, quelques réconforts à cette victime des garde-chiourmes, cela n'est pas suffisant. La solidarité de tous s'impose en pareil cas. Aussi, le Comité fait-il appel à la pensée et au cœur de tous sans distinction, sur l'avance d'être entendu.

Envoyez les souscriptions au trésorier du Comité de Défense sociale: Courtinat, 118, boulevard de la Villette, Paris (XIX^e).

A TRAVERS LE MONDE

EN U. R. R. S.

POLIA KOURGANSKAIA

Nous venons de recevoir une bien triste nouvelle. Notre chère camarade Polia Kourganskaia est décédée le 26 août dernier, d'une embolie, à l'âge de 34 ans (gouvernement de Toulou), où elle fut « installée » récemment par les autorités soviétiques, après avoir subi une longue série de réclusions et de déportations : aux îles de Solovki, à la prison de Verkhné-Oural'sk, en Sibirie lointaine...

Elle laisse deux enfants en bas âge. Une victime de plus des bourreaux du « communisme » ! Ils n'arriveront pas à la vaincre moralement, ils réussiront à la tuer au moyen de longues persécutions et de tortures.

La camarade Kourganskaia fut une de nos militantes et militantes les plus fermes, les plus dévouées à notre idée et à notre mouvement. Elle participa activement à la révolution d'octobre. Elle était toujours prête à se sacrifier pour le bien des autres.

Arrêtée en 1920, elle gravit, durant neuf années, le terrible calvaire bolcheviste. Avec ses deux enfants, toujours en lutte contre une misère extrême, elle ne se plaignait jamais. Elle pensait plutôt aux autres camarades martyrisés. Les assassins du « Parti Communiste » ne parvinrent pas à briser sa foi en notre idéal.

Les camarades liront plus bas sa dernière lettre à nous, écrite le 18 août, si simple et pourtant si belle, si touchante dans sa simplicité même.

Nous ne déposerons pas de couronnes sur sa tombe lointaine. Mais nous pouvons et nous devons faire mieux pour honorer sa mémoire. Notre devoir sacré est de faire tout notre possible pour rendre encore plus efficace, encore plus vaste, notre action d'aide à tous nos camarades-martyrs qui restent encore en vie.

Les dernières nouvelles arrivées des lieux de réclusion et d'exil, sont épouvantables. Nous ne nous trompons sûrement pas en affirmant que 80 % de nos meilleurs camarades souffrent actuellement de maladies atroces et qui ne pardonnent pas : la tuberculose, les rhumatismes, les maladies de cœur et d'estomac, la malaria... Rien d'étonnant : voici déjà 10 ans que la plupart de ces camarades mènent une vie affreuse, dans des conditions incroyables de misère, de privations de toute sorte, échangeant la prison contre l'exil, l'exil contre la prison... Telle est, en effet, la méthode jésuitique appliquée par le soi-disant « Etat socialiste » : c'est encore et toujours la suppression physique, lente mais sûre, de tous ceux qui osent penser autrement que les maîtres de l'heure.

Certes, nos protestations n'arrêteront pas les bourreaux. Mais, sans pouvoir mettre fin à leurs exploits inqualifiables, nous pouvons néanmoins soulager les souffrances de nos martyrs. C'est notre devoir absolu, et nous devons le remplir jusqu'au bout, dans la mesure de nos forces et de nos moyens.

Camarades, tous à l'œuvre ! N'oublions pas, n'abandonnons pas nos amis, victimes des fossoyeurs de la Révolution !

La dernière lettre de Polia Kourganskaia en date du 18 août 1929

« Mon cher S... »

« Voici six semaines déjà que je n'ai pas de tes nouvelles. Je suis très inquiète. Etes-vous tous en bonne santé ? Je te supplie, mon bien cher ami, écris-moi plus souvent.

« J'ai bien reçu les 20 roubles que vous m'avez envoyés. Il est pénible, mes chéris, d'accepter vos oboles, mais dans nos conditions de vie, qui sont un véritable cauchemar, rien à faire ! Dès l'automne, j'espère pouvoir gagner quelques sous en faisant de la couture. Pourvu qu'on m'autorise à travailler !... »

« Mes petits se portent bien maintenant. Cependant, la petite Natacha continue encore à tousser. Quant à moi-même, ma santé n'est pas fameuse. J'ai été obligée de porter au mont-de-piété mon manteau et mes souliers. Heureusement, le temps se maintient au beau ; donc, je puis m'en passer pour l'instant. Le plus pénible est de ne jamais voir les enfants manger à leur faim. C'est le loyer qui absorbe tout. Il faut payer chaque mois, 14 roubles pour une toute petite chambre à peine logeable. Et c'est encore un loyer relativement bon marché... »

« J'ai eu une lettre de Nicolas. Il est sans travail, donc un peu déprimé. Aidez-le, si possible ; il a des soucis là-bas, en exil... »

« Je garde toujours ma profonde foi ; j'espère fermement que le jour viendra, tôt ou tard, où nos souffrances prendront fin, où nous pourrions reprendre notre place dans la grande famille de camarades de tous les pays et les remercier, par notre activité, pour leurs gestes de solidarité au cours de ces années passées au paradis « socialiste ». Je ne vis que de cette foi, de cet espoir suprême. »

« Comment va M. ? Et le vieux, comment vit-il ? »

« Je vous embrasse tous, mes chéris. Ta Polia. »

Fonds de Secours de l'A.I.T. pour les anarchistes et anarcho-syndicalistes emprisonnés et exilés en Russie.

EN BULGARIE

LA RÉPRESSION SÉVIRE

Les renseignements de source sûre que le bureau d'information des Comités de secours aux anarchistes bulgares vient de recevoir confirment les notes de la presse bourgeoise bulgare, annonçant de nouvelles arrestations d'anarchistes. C'est sous prétexte qu'ils auraient projeté une conférence régionale que la police a mis en état d'arrestation plus de 30 de nos camarades.

Parmi eux, certains avaient été libérés par l'armistice du 29 juin dernier.

A Philippopolis, 16 camarades environ ont été arrêtés, au nombre desquels se trouvent les camarades Georges Dimitroff, amiénié, voilà deux mois et demi et Ivan Konstantinoff, qui fut secrétaire du Comité de grève pendant la grande grève de l'industrie du tabac de juin dernier.

A Haskovo, parmi les arrestations opérées par la police, on nous signale celle de notre camarade Georges Saraphoff, instituteur, qui lui aussi prit une part active à l'agitation révolutionnaire pendant la grève des industries de tabac de cette ville.

A Stara-Zagora, Nedelko Athanasoff, ancien émigré, de retour en Bulgarie depuis quelques mois et malade a été arrêté.

Parmi les camarades arrêtés à Sliven, citons Vladimir Vodenicharov, qui, étudiant en France, à Toulouse, était en Bulgarie pour passer ses vacances. Il a été soumis aux odieuses tortures dont la presse anarchiste a déjà donné des spécimens.

A Iambol, on a arrêté, puis torturé au poste de police, le camarade dépositaire du journal « Rabotnitchesky Glas » (La Voix Ouvrière) qui paraît légalement mais est menacé chaque jour d'être supprimé. Quelques acheteurs du journal ont été également appréhendés par la police pour avoir distribué ou simplement lu cet organe.

A Sofia, le nombre des arrestations est grand. Notre camarade Théodor Popoff, étudiant, eut à subir de terribles tortures dans les locaux de la Sûreté.

D'ailleurs tous ces camarades ont été torturés d'une manière digne de l'inquisition. Quelques-uns ont été ensuite rendus à la liberté, d'autres, au nombre de 20 environ, ont été remis à la disposition des pouvoirs judiciaires sous l'inculpation d'activités anti-étatiques.

Comme nous l'avons maintes fois répété, la réaction fasciste bulgare, loin de s'affaiblir, tend à stabiliser de plus en plus sa dictature sanglante.

Le célèbre démocrate Liapcheff a bien annulé 7 anarchistes sur 40. Mais 33 camarades sont encore dans leurs geôles et 7 parmi eux sont condamnés à mort. Ce n'était pas suffisant, il vient de jeter encore dans l'enfer des prisons 20 autres anarchistes et militants d'avant-garde du prolétariat bulgare.

Cette nouvelle n'est pas pour nous surprendre et tous les anarchistes savent aussi bien que nous qu'aussi longtemps qu'ils lutteront contre l'Eglise, le Capital et l'Etat, nos camarades seront persécutés. Mais profitons de ces nouveaux crimes du fascisme bulgare pour faire un pressant appel à tous les anarchistes du monde entier afin qu'ils apportent leur aide — morale et matérielle — au mouvement anarchiste bulgare que depuis 6 ans le régime fasciste essaie d'étouffer dans le sang de ses meilleurs militants.

Le Bureau d'Information des Comités de Secours aux Anarchistes Bulgares.

P. S. — Nous prions tous les camarades anarchistes d'adresser à l'avenir leur correspondance à notre nouvelle adresse :

Paul Michel,

Poste Restante, Bureau n° 20,

rue des Pyrénées, Paris-20^e.

Compte rendu financier du Bureau d'Information des Comités de Secours aux anarchistes bulgares pour le trimestre : juin, juillet et août 1929.

Recettes

1° Versé par l'ancien Comité de secours aux anarchistes persécutés en Bulgarie : 1.135 fr., 5 dollars, 2 liv. sterl. et 10 marks-or ;

2° Versé par les camarades italiens et le Comité de Défense Sociale de Marseille, 500 fr.

3° Cotisations des anarchistes bulgares à l'étranger : 1.070 fr., 1 dollar, 10 schillings autrichiens, 550 levas ;

4° En caisse au bureau au mois de mai 1929

978 fr., 500 dinars et 450 levas. Total : 4.253 fr., 6 dollars, 2 livres sterling, 10 marks-or, 10 schillings autrichiens, 550 levas.

Dépenses

1° Envoyé aux anarchistes emprisonnés et persécutés en Bulgarie : 3.195 fr., 1 livre sterling et 5 dollars ;

2° Dépenses pour correspondance et bulletin mensuel : 198 fr.

Total : 3.393 fr., 5 dollars et 1 livre sterling.

Reste en caisse le 1/9/1929, 860 fr., 1 dollar, 1 livre sterling, 10 marks-or, 10 schillings autrichiens, 500 dinars et 1.000 levas.

Paris, le 21 septembre 1929 ;

Le Bureau d'Information des Comités de Secours aux anarchistes bulgares.

EN HOLLANDE

LES CASQUES D'ACIER BRISEURS DE GRÈVE

Dans la région textile de Groningue, une grève englobant la plupart des usines et des millions de travailleurs dure depuis 4 mois. Tout a été fait pour briser le mouvement. Le Gouvernement hollandais a amené des paysans frisons payés 1.800 fr. par mois pour remplacer les ouvriers. Mais ces paysans ont vite compris le rôle odieux qu'on voulait leur faire jouer.

En désespoir de cause, le Gouvernement a alors fait appel aux « Stahlhelm » allemands. Ceux-ci ont été accompagnés à la frontière par de forts détachements de police. En Hollande, ils ont été immédiatement placés sous la protection des autorités. Les uns s'emploient comme volontaires pour remplacer les grévistes, les autres font la police et provoquent les travailleurs. Il est fort possible que des bagarres éclatent. Les Casques d'Acier ont montré maintes fois leur savoir-faire en la matière. Souhaitons que les travailleurs opposent la solidarité prolétarienne à la solidarité patronale.

Lettres de Lourdes

I. — GÉNÉRALITÉS

C'est à Tarbes que nous eûmes comme l'impression que nous entrions dans une atmosphère de... bêtise en entendant la conversation de deux vieilles bigotes qui déjà ne se sentaient plus de joie d'aller contempler ce dont leur curé les avait entretenues si souvent, et dans le grondement du train roulant au milieu d'un magnifique paysage de verdure, les mots de chapelets, pèlerins, cierges et miracles revenaient alternativement comme pour présager aux litanies qui fient de Lourdes une ville murmurante de prières.

Je ne décrirai pas pour vous la vision du paysage choisi avec un art subtil par les fondateurs, pour créer la cité des miracles, qu'il vous suffise de savoir que l'on se trouve subitement devant un site admirable des Pyrénées françaises, où les tons de verts différents se marient agréablement au bleu vert des torrents, où de hautes montagnes, empanachées de neiges perdues dans les nuages, semblent garder l'horizon, et là s'élève la ville, avec ses grands hôtels, ses multiples magasins vastes et luxueux, ses réclames tapageuses et son éternel mouvement de foules.

Tout en bas, après avoir franchi la route sur un pont dont les parapets sont garnis de cierges et de bouquets (à vendre pour offices), l'on doit subir la troupe hurlante des marchands de journaux qui vont de *L'Ami du Peuple* à la *Croix*, en passant par le *Télégramme* et le *Journal de la Grotte*, et l'on entre dans le parc dont l'aménagement a été admirablement compris, (il faut le reconnaître) pour de vastes mouvements de foule, mais avant, un écriteau nous averti que les *bras nus*, les *décolletés* et les *tenues inconvenantes* devaient s'abstenir de s'y montrer, ce qui n'empêche nullement d'ailleurs de nombreux prêtres — très jeunes et sûrement virils ! — de s'y promener le soir en revenant de la procession aux flambeaux, avec de jeunes jouvencelles dont le rire frais sonne clair sous l'obscurité des grands arbres, mais cela n'est nullement inconvenant. C'est admis à un tel point que personne n'y prête attention ou ne s'en offense, et les mamans qui, en d'autres circonstances s'occuperaient de leurs filles, sont toutes à leurs dévotions car, elles sont tranquilles et rassurées, leurs enfants sont avec Monsieur l'Abbé !

Il y a également un écriteau pour empêcher les chiens d'entrer, hélas ! un saint Roch est parmi les statues du parc, il y a même une chapelle et l'on n'a pas eu la cruauté de le séparer de son chien, (attribué de ce saint) ce qui fait que les prières des pèlerins s'adressent à l'animal autant qu'à l'homme. Les chiens n'en sont pas plus fiers pour ça !

Après la vaste esplanade, voici les trois églises, celle du Rosaire, la crypte et au-dessus la basilique, dont la vision, principalement le soir, illuminée de multiples ampoules électriques, constitue une attraction et une réclame de premier ordre, dans le genre de la Tour Eiffel. Cette vue, allée au défilé des milliers de pèlerins, se promenant muni de flambeaux sur l'esplanade, est un attrait pour faire affluer à Lourdes de nombreux touristes des environs, ou de passage dans la région et pour qui la religion est le dernier des soucis.

Et puis, à droite, face au Gave, la fameuse grotte, mais pas telle qu'elle était autrefois, car l'on y voit maintenant — même si l'on n'y croit pas — une superbe vierge et de multiples cierges, constamment allumés ; le jour où nous y fîmes, une pluie abondante tombait, mais à genoux, de nombreux fidèles (des femmes surtout) étaient à l'orée de la grotte, certaines les bras en croix, un chapelet à la main, marmottant des *Ave Maria* sans fin. Cette manie d'ailleurs, d'avoir toujours un chapelet à la main est une espèce de maladie qui produit des effets humoristiques. J'ai remarqué sur l'esplanade, à la vespasienne qui est auprès des abris pour pèlerins, des individus qui entraient pour uriner et qui naïvement n'avaient même pas mis leur chapelet à la poche ; ils comprenaient l'ardoise de la vespasienne — sans doute en continuant leur oraison !...

La journée est d'ailleurs prévue par les organisateurs des pèlerinages comme une manifestation théâtrale. La conscience, en entrant dans la cité des miracles, ne peut se détacher de l'idée de la Vierge, du miracle à venir ou de ceux qui — soi-disant — se sont accomplis précédemment, les oraisons nous poursuivent, les *orems* nous obsèdent, les incantations nous hantent et il existe un véritable miracle — et un vrai, celui-là — c'est que les pauvres égarés qui suivent avec ferveur toutes ces cérémonies puissent revenir avec un reste de bon sens de cette terrible épreuve à laquelle leurs méninges sont soumises. Ce sont même ces cérémonies qui constituent la trame sur laquelle se joue et s'opère les pseudo-miracles dont je vous entretiendrai la semaine prochaine.

René GHISLAIN.

COMITÉ MAKHNO

Ne pas oublier que tout ce qui concerne le comité Makhno doit être adressé à Naudaud, 43 rue de Paris, Pantin. Les fonds au même nom, chèque postal Paris n° 591-44.

Prière de mentionner sur les chèques ou mandats : versement mensuel ou irrégulier.

PETITE CORRESPONDANCE

Nous recherchons les livres suivants : « Promenades subversives », de A. Retlé, ainsi que « Terroristes et Policiers » de Jean Longuet. Faire offre à la Librairie d'Éditions Sociales.

Alexander Orloff, Pedotti, Marguerite Bary, Loraal, lettres au « Libertaire ».

A. Woltau. — Lettre et paquet au « Libertaire ».

Journet, Dérail. — Bien reçu les 50 francs.

Le Laun, Brest. — Peux-tu préciser les dates d'envoi de tes versements, afin de vérifier ?

A. Céder Limographe, 42x30, état neuf. Prix : 150 fr. S'adresser Mme Wullens, 27, rue Jules-Juliet, Creil (Oise).

GRADUELISME

Dans les polémiques qui naissent parmi les anarchistes sur la meilleure tactique à suivre pour réaliser l'anarchie ou s'en approcher, — polémiques utiles et même nécessaires quand elles n'excluent pas la tolérance et la confiance mutuelles et ne dégénèrent pas en odieuses questions de personnes — il arrive souvent que les uns, d'un ton de reproche, appellent les autres graduelistes et ceux-ci repoussent le qualificatif comme s'il était une injure.

Et pourtant le fait est que, graduelistes, au sens propre du mot, nous le sommes tous et nous devons tous l'être par la logique même de nos principes.

Il est vrai que certains mots, spécialement dans le langage de la politique, changent continuellement de sens et en arrivent à signifier le contraire de ce qu'indiquent leur origine et la logique.

Voyez le mot *possibiliste*. Quel est l'homme sensé qui affirmerait sérieusement qu'il veut l'impossible ? Et cependant on appelle en France *possibiliste* une certaine section du parti socialiste qui, avec l'ex-anarchiste Paul Brousse, était plus que les autres disposée à renoncer au socialisme pour tenter une impossible coopération avec la démocratie bourgeoise. Voyez le mot *opportuniste*. Qui voudrait être inopportuniste, renoncer aux opportunités qui se présentent ? Cependant le mot *opportuniste* finit par avoir en France le sens spécial de partisan de Gambetta et il se prend encore généralement en mauvais parti comme indiquant une personne ou un parti sans principes et sans idéal qui se laisse guider par des intérêts mesquins et temporaires.

Voyez le mot *transformiste*. Qui niera que dans le monde et dans la vie tout évolue, tout se transforme ? Qui n'est pas transformiste ? Et néanmoins le mot sert à désigner cette politique corruptrice et sans idéal qui eut pour porte-drapeau l'Italien Depretis.

Il conviendrait de mettre un frein à cet usage d'employer les paroles dans un sens qui n'est pas le leur, source de tant de confusion et de tant de malentendus. Mais qui pourrait y réussir, surtout quand le changement est dû à l'intérêt qu'ont les politiciens à couvrir par des mots honnêtes leurs buts malhonnêtes.

Il pourrait donc arriver que le mot *graduelisme* appliqué aux anarchistes en arrive à désigner vraiment ce qu'il, sous prétexte de faire les choses graduellement, à mesure qu'elles deviennent possibles, finissent par nous plus avancer du tout ou par avancer dans une direction contraire à celle qui conduit à l'anarchie. Il faudrait alors repousser ce nom ; mais il n'en resterait pas moins vrai que tout dans la nature et dans la vie procède par degrés et que l'anarchie, elle aussi, ne peut venir que peu à peu.

L'anarchisme, disais-je, doit forcément être gradueliste.

On peut concevoir l'anarchie comme la perfection absolue et il est bon que cette conception reste toujours présente à notre esprit comme un phare, guidant nos pas. Mais il est évident qu'un tel idéal ne peut pas être atteint d'un seul coup, qu'on ne peut passer tout à coup de l'enfer actuel au paradis ardemment désiré.

Les partis autoritaires, ceux qui croient moral et expédient d'imposer par la force une constitution sociale donnée, peuvent espérer (vaine espérance d'ailleurs) qu'une fois en possession du pouvoir ils finiront, à force de lois, de décrets... et de gendarmes surtout, à tout soumettre à leur volonté et de façon durable.

Mais ni une telle espérance, ni une telle volonté, ne peuvent se concevoir chez les anarchistes qui ne veulent rien imposer, sauf le respect de la liberté et qui, pour la réalisation de leur idéal, comptent sur la persuasion et sur les avantages que donne l'expérience de la libre coopération.

Cela ne signifie pas que je croie que pour réaliser l'anarchie, il faille attendre que tous soient anarchistes.

Je crois au contraire que dans les conditions actuelles, seule une petite minorité, favorisée par les circonstances, peut arriver à la conception de l'anarchie et que ce serait une chimère d'espérer une conversion générale si l'on ne change d'abord le milieu où prospèrent l'autorité et le privilège. Aussi suis-je révolutionnaire. Et je crois qu'il faut s'organiser pour appliquer l'anarchie et cela dès que la liberté suffisante est conquise, dès que dans un lieu quelconque se trouve un noyau d'anarchistes assez fort par le nombre et la valeur pour se suffire à lui-même et irradier autour de lui son influence.

Puisque l'on ne peut pas convertir tout le monde à la fois et que par les nécessités de la vie et pour l'intérêt de la propagande on ne peut s'isoler, il faut trouver le moyen de réaliser le plus d'anarchie possible parmi des gens qui ne sont pas anarchistes ou qui le sont à des degrés divers.

Le problème n'est donc pas de savoir si l'on peut ou non procéder graduellement, mais de chercher la voie la plus rapide et la plus sûre vers la réalisation de notre idéal.

Aujourd'hui, dans tous les pays du monde, la voie est obstruée par les privilèges acquis, à travers un long passé historique de violences et d'erreurs, par certaines classes qui, pour défendre leur position, disposent non seulement de la suprématie intellectuelle et technique dérivant pour elles de leurs privilèges, mais encore de la force matérielle des classes sujettes enrégimentées et qui en usent à l'occasion sans scrupule et sans limites. C'est pour cela qu'il faut une révolution qui détruise l'état de violence où l'on vit aujourd'hui et rende possible l'évolution pacifique vers plus de liberté, plus de justice, plus de solidarité.

Quelle devrait être la tactique des anarchistes avant, pendant et après la révolution ?

Ce qui serait à faire avant la révolution pour la préparer et la réaliser, peut-être la censure ne nous le permettrait-elle pas dire et de toute façon, c'est toujours un argument qui se traite mal en présence de l'ennemi. Il nous sera pourtant permis de dire que nous devons toujours rester nous-mêmes, faire le plus possible de propagande et d'éducation, fuir toute transaction avec l'ennemi et nous tenir prêts, au

moins moralement, à saisir toutes les occasions qui peuvent se présenter.

Pendant la révolution ?

Commençons par dire que la révolution nous ne pouvons pas la faire seuls et que le pourrions-nous matériellement, il ne serait pas désirable que nous la fassions seuls. Si toutes les forces spirituelles du pays ne se mettent en mouvement et avec elles toutes les aspirations, tous les intérêts manifestes ou latents dans le peuple, la révolution est un avortement. Et dans le cas, peu probable, où nous remporterions la victoire, plus nous nous trouverions dans la nécessité absurde ou de nous imposer, de commander, de contraindre les autres ou de « faire par l'acheté le grand refus », c'est-à-dire de nous retirer et de laisser d'autres profiter de notre œuvre pour des fins opposées aux nôtres.

Il faudrait donc agir de concert avec toutes les forces de progrès existantes, avec tous les partis d'avant-garde et attirer dans le mouvement, soulever, intéresser les grandes masses, laissant la révolution, dont nous serions un facteur parmi les autres, produire ce qu'elle pourra produire.

Mais nous ne renoncerions pas pour autant à notre but spécial : au contraire, nous aurions à rester fortement unis, nettement distincts des autres pour combattre en faveur de notre programme : abolition du pouvoir politique et expropriation des capitalistes. Et si malgré nos efforts, de nouveaux pouvoirs prêts à faire obstacle à la volonté populaire et à imposer la leur propre réussissaient à se constituer, nous devrions n'en faire jamais partie, ne jamais les reconnaître, chercher à ce que le peuple leur refuse les moyens de gouverner, c'est-à-dire les soldats et les contributions, faire en sorte qu'ils restent faibles jusqu'au jour où ils pourraient être abattus. Dans tous les cas, réclamer et exiger, même par la force, notre pleine autonomie et le droit et les moyens de nous organiser à notre manière pour expérimenter nos méthodes.

Et après la révolution, c'est-à-dire après la chute du pouvoir existant et le définitif triomphe des forces insurgées ?

Ici le graduelisme fait sa véritable apparition.

Il faut étudier tous les problèmes de la vie pratique : production, échanges, moyens de communication, relations entre les groupements anarchistes et ceux qui vivent sous une autorité, entre les collectivités communistes et celles qui vivent en régime individualiste, rapports entre villes et campagnes, utilisation, à l'avantage de tous, des forces naturelles et des matières premières, distribution des industries et des cultures selon les aptitudes naturelles des divers pays, instruction publique, soin des enfants et des infirmes, services d'hygiène et médicaux, défense contre les délinquants ordinaires et contre ceux, plus dangereux, qui tenteraient encore de supprimer la liberté des autres au profit d'individus ou de partis, etc... Et pour chaque problème, préférer les solutions qui non seulement sont les plus satisfaisantes au point de vue économique, mais qui répondent le mieux au besoin de justice et de liberté et qui laissent la voie ouverte aux améliorations futures. A l'occasion faire passer la justice, la liberté, la solidarité avant les avantages économiques.

Il ne faut pas se proposer de tout détruire en croyant qu'ensuite les choses s'arrangeront d'elles-mêmes. La civilisation actuelle est le fruit d'une évolution millénaire et elle a résolu en quelque manière le problème de la vie sociale de millions et de millions d'hommes, souvent pressés sur des territoires restreints, et celui de la satisfaction de besoins toujours plus nombreux, compliqués. Ses bienfaits sont diminués et pour la grande masse annulés par le fait que l'évolution s'est accomplie sous la pression de l'autorité dans l'intérêt des oppresseurs, mais si l'on supprime l'autorité et le privilège, restent toujours les avantages acquis, le triomphe de l'homme sur les forces hostiles de la nature, l'expérience accumulée des générations éteintes, les habitudes de sociabilité contractées dans la longue vie en société et dans les expériences de l'entraide bienfaisante et ce serait une sottise, et d'ailleurs quelque chose d'impossible, de renoncer à tout cela.

Nous devons donc combattre l'autorité et le privilège, mais profiter de tous les bienfaits de la civilisation, ne rien détruire de ce qui satisfait, fût-ce imparfaitement, à un besoin humain, sinon quand nous aurons quelque chose de mieux à y substituer.

Intransigeants envers toute tyrannie et toute exploitation capitaliste, nous devons être tolérants pour toutes les conceptions sociales qui prévalent dans les divers groupements humains pourvu qu'elles ne lésent pas la liberté et les droits d'autrui. Nous devons nous contenter d'avancer graduellement à mesure que s'élève le niveau moral des hommes et que s'accroissent les moyens matériels et intellectuels dont dispose l'humanité, tout en faisant, bien entendu, tout ce que nous pourrions par l'étude, le travail et la propagande pour hâter l'évolution vers un idéal toujours plus haut.

Dans les lignes qui précèdent, j'ai examiné des problèmes plutôt qu'apporté des solutions ; mais je crois avoir succinctement exposé les principes qui doivent nous guider dans la recherche et dans l'application des solutions qui seront certainement variées et variables selon les circonstances, mais qui devront toujours, pour ce qui dépendra de nous, s'harmoniser avec les lignes fondamentales de l'anarchisme : aucune domination de l'homme sur l'homme, aucune exploitation de l'homme par l'homme.

A tous les camarades la tâche de penser, d'étudier, de se préparer et de le faire sans tarder et intensément, parce que les temps sont « dynamiques » et il faut se tenir prêts pour ce qui peut arriver.

Errico MALATESTA.

TRIBUNE SYNDICALE

DE JAPY.....

La C. G. T. vient de terminer son congrès national. De congrès en congrès la représentation directe des syndicats affiliés se fait de plus en plus imposante. Inconstamment sa force numérique grandit, et quelle que soit l'opinion que l'on puisse professer à son égard, il faut reconnaître qu'elle est en voie de reprendre la place prépondérante qu'elle occupait autrefois dans le mouvement ouvrier.

S'il ne fallait qu'une preuve de sa force reconquise, nous la trouverions dans cette faculté très large qu'il lui a laissée aux diverses opinions de s'exprimer avec un ampleur simplement limitée par la valeur respective des orateurs qui les portaient à la tribune. C'est là une marque indéniable d'assurance qui n'est pas faite pour nous déplaire. Elle permettra dans l'avenir d'aborder dans leur fond les grands problèmes intéressant la vie confédérale et la classe ouvrière, sans se voir considérés immédiatement comme des ennemis de la confédération. Au Congrès de Japy, ces grands problèmes furent effleurés, mais nous ne partagerons pas l'optimisme qui les fait considérer comme étant résolus.

Il faut dire, à la vérité, que l'ordre du jour comportait beaucoup de questions graves, que le Congrès ne disposait que de quatre jours et que la méthode de travail n'est pas parfaite au point de permettre aux délégués d'examiner jusque dans leurs moindres détails les solutions proposées. Ainsi, deux grosses questions, celle de la production et celle des modalités d'adhésion des fonctionnaires, en dépit de l'acceptation presque unanime des résolutions présentées par les commissions compétentes, restent posées avec autant d'acuité qu'auparavant.

Le Congrès a reconnu, avec raison, que le problème de la production est dominé actuellement par les expériences de rationalisation et qu'il importait d'élever une protestation vigoureuse contre les abus croissants qu'il en résulte. Non pas qu'il soit adversaire des améliorations techniques, mais il entend que ces améliorations ne se traduisent pas pour la classe ouvrière par un chômage plus grand, un surmenage accru et par une dépréciation des salaires.

Le Congrès a précisé que la C. G. T. devra combattre, au travers de ces effets, la cause elle-même tant que les syndicats n'exerceront pas un contrôle réel sur la transformation des méthodes de travail et de leur compatibilité avec la sécurité des travailleurs. La C. G. T. ne devra donner son acquiescement à certaines méthodes de travail qu'à la condition expresse qu'il en résulte pour les travailleurs une diminution de la durée du travail et une augmentation du salaire. Cette décision du Congrès est un progrès, quel qu'en ait dit, sur la position qu'avait prise jusqu'alors la C. G. T., parce qu'elle la précise. Elle est un progrès en dépit même de la formule introduite pour justifier la position passée et qui dit que « la C. G. T. n'a ni à appeler, ni à combattre la rationalisation », car le Congrès s'est nettement prononcé pour lutter contre les abus qu'engendre la rationalisation à savoir le chômage, le surmenage, l'aviilissement des salaires.

Mais il devient insuffisant d'examiner les expériences de rationalisation en les isolant de l'économie nationale et internationale dans lesquelles il faut normalement les situer. La commission qui prépara la résolution présentée au Congrès n'a certainement pas été sans saisir cet aspect du problème mais, héritière de par ses membres de toute une action passée, elle s'attacha de préférence à l'aspect commercial de rationalisation pour justifier une proposition déjà vieille d'un perfectionnement du Conseil national économique sur des bases régionales. Ce perfectionnement apportera peut-être une documentation plus exacte, mais il ne changera pas d'un iota le processus de la production capitaliste.

C'est par ce point qu'est vulnérable la résolution adoptée et c'est à cause de lui que le problème reste posé.

On a dit, après le Congrès, que la question des fonctionnaires était résolue; rien de moins vrai. Les deux tiers du congrès votèrent la résolution présentée sans l'avoir comprise, impressionnés qu'ils furent par l'accord inattendu, en plein congrès, de Zoretti et de Laurent qui, à leurs yeux, représentaient l'obstacle à une conciliation définitive.

En réalité la C. G. T. — je le dis la C. G. T. et non pas le bureau confédéral — a capitulé par l'abandon de son point de vue. La Fédération des fonctionnaires rentre en bloc dans la confédération, elle reste un organisme central ayant, en tant que tel, une représentation au sein de la C. G. T.

Seule, et grâce à la persévérance de Zoretti, la Fédération Générale de l'Enseignement a obtenu d'être directement adhérente à la C. G. T. La Fédération de l'Enregistrement, qui l'était jusqu'alors, ne semble pas vouloir se plier à la décision prise et la « question des fonctionnaires » réserve encore bien des conflits intérieurs.

J'avais dit dans mon précédent article, que l'esprit nouveau qui naît dans la Confédération et qui se manifeste particulièrement chez la jeune génération, ne serait pas encore assez vigoureux pour déceler son existence dans ce Congrès. Je le croyais beaucoup plus faible qu'il l'est en réalité. Et c'est tant mieux.

On a sauté à pieds joints sur les discours de Jouhaux pour démontrer qu'il n'y avait rien de changé à la C. G. T. Est-ce que, par hasard, on aurait eu la naïveté de croire que Jouhaux, le bureau confédéral et l'immense majorité des syndicats qui les appuient allaient abandonner leur position et prononcer le divorce entre leur action d'hier et celle de demain ? Alors donc !

Ce qu'on a négligé de dire, et ce qui doit être un encouragement pour nos camarades qui sont dans la C. G. T., c'est l'insistance avec laquelle justement le bureau

confédéral a demandé que la position prise par le Congrès sur certaines questions ne soit pas considérée comme une rupture avec l'action d'hier. Pour que le bureau confédéral demande une pareille précision — restée sans réponse, après tout — c'est donc bien qu'on pouvait supposer qu'il y ait quelque chose de changé.

Mais on a surtout oublié de dire avec quelle conviction on a reproché au bureau confédéral de ne pas faire assez confiance aux masses ouvrières et sa propension obstinée à vouloir créer une législation sociale sans faire appel au peuple. Que cette confiance dans le peuple renaisse chez les militants de la base et la C. G. T. aura une autre figure dans un avenir assez proche.

Je ne dirai aujourd'hui que quelques mots, me promettant bien d'y revenir plus longuement, sur l'intervention si diversement interprétée, de Milau.

Le fonds de son discours n'est autre chose que le conflit de toujours qui met aux prises le syndicalisme en lutte pour son indépendance et l'affranchissement de ses gestes avec les partis politiques à clientèle ouvrière qui veulent l'asservir. Il ne faut pas croire que le parti S.F.I.O. est mieux intentionné à l'égard du syndicalisme que le parti communiste. S'il n'a pas été aussi brutal que son confrère cela tient aux circonstances et uniquement à elles, en cette matière, ils procèdent tous deux de la même doctrine. Il suffit de consulter l'histoire de la C. G. T. pour être édifié. Le parti socialiste ne conçoit un mouvement ouvrier qu'à la condition d'en être le directeur de conscience. Or, depuis quelques années la C. G. T. pratique une politique particulière, en antagonisme, quelquefois, avec celle du parti S.F.I.O. et celui-ci commence à craindre pour son influence politique dans la classe ouvrière.

C'est sous la pression de cette inqui-

NOTRE REVANCHE

Je ne peux pas décrire l'émotion avec laquelle j'ai tracé sur mon carnet de notes les paroles lancées du haut de la tribune du congrès unitaire par Rambaud, délégué cheminot. Des visions entremêlées défilèrent rapidement dans mon esprit troublé. Je revis cette salle de la Grange aux Belles dans laquelle j'étais, mais vide de délégués, les banquettes en désordre et quelques petits trous sur le mur qui était à ma droite. Je revis la Bourse du Travail d'Alger qui, entre toutes, m'est chère. Je revis le petit cimetière du boulevard Bru. Je revis le Palais de Justice, la Correctionnelle, la Cour d'appel. Chacun des mots que je traçais — ou plutôt chacun des noms — avait pour moi une signification profonde; chacun d'eux était à l'origine d'une histoire, qui, hélas ! fait partie de l'histoire de notre mouvement syndical.

Rambaud a dit textuellement ceci : « J'ai été attaqué par les chefs de votre parti parce que j'ai voulu débarrasser les représentants de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarrasser Crémieux, Ducœur, Ferrand »

Crémieux ! Là-bas, dans la terre africaine, repose mon ami Boyer. Et je ne peux songer à cette tombe sans penser à Crémieux ou inversement. Boyer menait une lutte acharnée pour conserver à l'Union départementale d'Alger son indépendance. Le parti communiste usa, comme partout, d'ailleurs, de la corruption. Boyer ne s'y laissa pas prendre; la misère était son lot, elle devait le rester jusqu'à sa mort. Alors, contre lui, on utilisa Crémieux. Par insinuation d'abord, puis en plein Comité général, celui-ci accusa notre ami d'être un policier. La sonnette présidentielle voltigea, mais le choc moral qui atteignit un militant probe et honnête, ne fut pas amorti par ce geste de réaction et quelques semaines plus tard quelques bons amis conduisaient Boyer à sa dernière demeure.

Son accusateur infâme est aujourd'hui démasqué comme policier, et par surcroît comme agent du Comité des Forges. Il n'empêche que Boyer est mort, que les syndicats algériens sont morts, que les cheminots du réseau algérien sont écrasés par les magnats du rail, grâce au parti communiste et à la C.G.T.U., qui envoyèrent le policier Crémieux à défendre le point de vue de la majorité confédérale.

Ducœur ! 11 janvier 1924 ! Un nom et une date indissolublement associés dans l'histoire ouvrière.

Là encore, des militants syndicalistes sont dressés pour la défense de l'indépendance syndicale contre le parti communiste. Parmi eux, Poncet et Clos, tombèrent sous les balles meurtrières des communistes.

A quel homme appartenaient les balles meurtrières ? On ne sait. Mais ce que des militants savent, c'est le nom d'un des tireurs pour l'avoir vu tirer. Ils ne sont même pas les seuls à le savoir, la police judiciaire le sait aussi, et nous comprenons maintenant son attitude passive à son égard.

De plein accord, la majorité et la minorité d'abord décident de régler l'affaire en dehors de la justice bourgeoise et nomment une commission d'enquête. Cette Commission entendit des témoignages accablants à la fois pour Ducœur et pour le Parti Communiste. L'accord ne se fit pas au sein de la Commission, et chacune des parties établit son rapport. Celui de la minorité se terminait ainsi :

« Concernant les responsabilités individuelles, ne voulant se prononcer que sûrement, la Commission reconnaît qu'un homme a été reconnu comme ayant tiré; elle déclare néanmoins qu'elle ne saurait affirmer que les balles tirées par cet individu sont celles qui auraient entraîné la mort ou

tude que le parti socialiste, par l'intermédiaire de ses militants qui sont dans la C. G. T., demandent à cette dernière de limiter son action aux préoccupations professionnelles. Il le fait habilement, sous l'apparence d'un redressement à gauche susceptible d'être entendu favorablement par les militants de la base.

Il importe de suivre de très près cet aspect de la nouvelle lutte souterraine d'abord, plus marquée ensuite, qui ne va pas manquer de s'engager au sein de la C. G. T. surtout si l'on tire les déductions logiques de ce qu'a écrit dans le « Populaire » un certain Georges Dharnes, qui pourrait bien s'appeler aussi Georges Dumoulin, à savoir que « les critiques, les reproches (au rapport confédéral) avaient manqué de la force rayonnante qui marque l'existence d'une opposition cohérente exprimant l'activité d'une démocratie agissante ».

Pour toutes ces raisons, nous disons qu'à Japy les choses ont été non résolues mais seulement posées. La nature des solutions qui y seront apportées sera en fonction de l'activité des uns et des autres dans l'avenir.

A. G.

P. S. — On lira plus loin la protestation de Le Pen, Déchamp et Bastien à propos de l'entrefilet paru dans « Le Libéraire » de la semaine dernière sous la signature de Vital. Qu'on me permette d'y ajouter deux mots pour rappeler à ceux qui sont toujours tentés de l'oublier que le syndicalisme n'est pas une foire d'empoigne où chacun vient vociférer, siffler pour manifester ses sentiments. Le syndicalisme est doté d'un jeu d'institutions qui permet à chacun de faire valoir ses opinions, il est donc normal que les mandataires de certaines de milliers de syndiqués ne laissent pas interrompre leur travail par un seul individu pris par la fantaisie de siffler, sans pour cela que soient tafoû ni Jouhaux, ni d'autres, auxquels d'ailleurs le Congrès n'a pas ménagé les critiques d'une autre valeur que celle d'un coup de sifflet. On a parlé de « mœurs fascistes », elles sont caractérisées justement par cette volonté d'un seul de vouloir « gêner » tout le Congrès, et celui-là n'a vraiment pas à se plaindre d'en avoir été expulsé.

blessé les assistants. Comme sanction elle propose que l'individu nommé commun ne puisse désormais occuper quelque poste que ce soit dans les organisations syndicales.

Cyniquement, le parti communiste et la C.G.T.U. placent l'homme à des postes de confiance, ils l'envoient, au nom des prolétaires français, porter le salut aux prolétaires allemands au moment des événements d'Allemagne, en 1924. Ils pensent même à l'envoyer représenter sa fédération des cheminots à un congrès international.

La provocation était trop forte. Besnard, Messerotti et moi-même, exécutés à la fois contre le cynisme des communistes et la passivité des minoritaires, nous engageâmes une campagne vigoureuse dans le Libéraire en octobre 1924.

Le parti communiste et la C.G.T.U., touchés, intimement l'ordre à Ducœur de nous poursuivre, oh ! non pas en Cour d'assises, mais sur les bancs de la Correctionnelle.

Pendant deux années, d'audience en audience, nous avons été — ainsi que Devry, gérant du journal — devant les juges bourgeois pour « laver l'honneur » de Ducœur. Pour prix de la lessive, il nous réclamait dix mille francs.

Aujourd'hui, un de nos adversaires de tendance, Rambaud, vient déclarer à la tribune d'un congrès confédéral unitaire qu'il a fait débarrasser Ducœur parce que policier. Son « honneur » est maintenant lavé... Qu'il en soit satisfait.

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de premier plan dans la C.G.T.U. aux tripotillages auxquels il s'était livré dans les caisses ouvrières de Sidi-Bel-Abbès. C'est ainsi qu'au parti et à la C.G.T.U., on épure.

Les militants honnêtes et probes ne peuvent songer à une meilleure revanche que celle qui leur est donnée aujourd'hui.

Ainsi, dans une seule fédération, celle des cheminots, trois mouchards étaient placés par la volonté du parti communiste à des postes de choix pour exercer leur ignoble besogne. On imagine aisément le nombre de ces individus dans l'ensemble de la C.G.T.U.

Et que les communistes ne viennent plus nous dire : « Quand nous découvrons un policier nous le classons », car Rambaud a déclaré, toujours au congrès unitaire, que lorsqu'il dénonça les policiers de sa fédération, il lui fut répondu par les chefs communistes qu'il aurait à leur « passer sur le corps avant d'atteindre Ducœur, Crémieux et Ferrand ».

Des faits semblables démontrent quelle influence peut exercer le gouvernement et le patronat sur le parti communiste et la C.G.T.U. quand ceux-ci ont instauré dans leur régime intérieur une dictature implacable, servie par la plus vile calomnie et la flatterie des plus bas instincts. Ils démontrent que dans aucun cas on ne peut bien faire dans son action une distinction de celle qui relève de l'élément prolétaire. Tout nous incline à croire que la première l'emporte sur la seconde de plus en plus.

Ces faits démontrent encore la toute puissance que peut avoir la police sur des individus faibles par nature, jouisseurs par tempérament, que le parti communiste et la C.G.T.U. recrutent pour les servir.

Il s'agit de la revanche de tous les serviteurs désintéressés et obscurs du prolétariat qui furent et qui sont traînés dans la boue pour avoir osé, à un titre quelconque, se dresser contre la désorganisation et la corruption communistes.

Et comme tels, nous sommes heureux de les enregistrer au moment où le parti communiste prétend au rôle dirigeant de la classe ouvrière.

A. GUIGU.

LA VIE DE L'UNION

A NOS GROUPES

Tous les groupes de l'U.A.C.R. sont maintenant en possession de la circulaire annoncée.

Nous les invitons à mettre en application les diverses suggestions et propositions qu'elle contient. Et cela, pour le plus grand bien de la propagande.

Que tous nos militants se mettent au travail.

De plus, le trésorier de notre organisation signale que plusieurs groupes sont en retard dans le versement de leurs cotisations mensuelles, plus particulièrement dans le Midi. A ce sujet aussi, les groupes doivent faire un effort, il ne faut pas qu'une organisation comme la nôtre soit à la merci de la moindre négligence. Surtout dans une période de réaction, comme celle que nous traversons.

Les militants doivent veiller à ce que leur groupe soit continuellement à jour avec notre caisse.

A tous, nous demandons de combattre avec vigueur la négligence.

Tout ce qui concerne l'U.A.C.R. doit être adressé aux secrétaires :

Pour le Nord, le Nord-Ouest, l'Est et l'extérieur, à Jean Girardin.

Pour le Midi, le Sud et Sud-Est, ainsi que les camarades de langue espagnole, à Jean Ribeyron.

Pour l'Ouest, le Centre et le Sud-Ouest, ainsi que les camarades de langue italienne, à Pierre Odéon.

Le trésorier de l'U.A.C.R. est le camarade Jean Ribeyron.

Adresse unique du Secrétariat : 72, rue des Prairies, Paris (20^e).

Commission administrative. — Réunion lundi 30 septembre, à 20 h. 30.

PARIS-BANLIEUE

Ecole du propagandiste. — La Fédération Parisienne rappelle à ses militants que cette école a été créée à leur intention.

La Fédération invite les camarades disponibles à venir rejoindre les camarades déjà au travail et à fréquenter régulièrement les cours qui se continueront tout l'hiver.

Les réunions restent fixes pour la durée du mois d'octobre au vendredi de chaque semaine, à 20 h. 30, 72, rue des Prairies.

Les camarades ayant à cœur la vulgarisation des idées anarchistes-communistes et soucieux de voir grandir l'influence anarchiste parmi les masses, se feront un devoir d'apporter leur concours.

Groupe des 11^e et 12^e. — Réunion mercredi 2 octobre, à 20 h. 30, au 181, boulevard Saint-Antoine. Invitation cordiale est faite à tous ceux qui veulent œuvrer au développement de nos idées.

Groupe des 17^e et 18^e. — Réunion tous les jeudis à 20 h. 30, salle de l'Indépendance, 48, rue Duhamel (18^e).

Groupe d'Antony. — Réunion dimanche 29 septembre à 10 h. 30, à Gignogne, 72, avenue d'Orléans, Antony, à 10 h. 30.

Tous les lecteurs de la presse libéraire peu-

vent assister à nos réunions, où ils sont cordialement invités.

Groupe régional de Bezons. — Réunion samedi 28 septembre, à 20 h. 30, salle Demarquet, Grande-Rue, à Carrières-sur-Seine.

La réunion publique de Montesson aura lieu le samedi 3 octobre, salle Duchemin, place de l'Eglise. Tous les camarades doivent retenir ce jour. — Le groupe régional.

Livry-Gargan. — Dans une dernière réunion, il a été décidé, après la période de calme qui vient de s'écouler de donner un nouveau d'activité au groupe.

Nul doute qu'avec l'appui de tous les camarades habitant la contrée, celui-ci, pendant la saison propice à la propagande, retrouvera l'ardeur qui l'animait ces temps passés et atteindra le but qu'il s'est fixé.

La prochaine réunion aura lieu le samedi 5 octobre, à 21 heures, salle Coulon, rue de Paris.

Groupe d'St-Denis. — Réunion, vendredi 27 courant, à 20 h. 30, Bourse du Travail, 4, rue Suger. Présence de tous indispensable.

PROVINCE

Lézignan. — Les amis et sympathisants de Lézignan et environs pourront se procurer « Le Libéraire » au bureau de tabac Lafitte, face au café des Sports.

Groupes d'Etudes Sociales d'Orléans. — Le groupe se réunit chaque semaine. S'adresser à Raoul Colin, 31, rue des Murlins. Appel aux sympathisants de « Libéraire ».

Groupe de Pénas. — Le groupe de Pénas se réunit tous les dimanches matin, chez Richard, boulangerie, 11, rue Saint-Jean. Librairie, journaux. Appel à tous les sympathisants.

Montpellier. — Réunion du groupe tous les vendredis à 20 h. 30 au café du Rempart, au bas de l'Esplanade, vente de brochures, abonnement au Libéraire. Prière aux camarades de s'y rendre assidûment.

Groupe de Toulouse. — Réunion du Groupe Bien-Etre et Liberté tous les samedis, à 21 heures, au local du Groupe, rue Saint-Charles, 42 bis. Prière aux camarades délégués d'assister avec plus de régularité à nos réunions auxquelles chaque semaine nous nous efforçons de donner plus d'intérêt par les discussions d'ordre social qui y sont traitées.

Tous les dimanches matin, répartition des denrées au groupe d'achat en commun, rue Saint-Charles, 42 bis.

Les camarades et sympathisants sont avertis que nous venons de recevoir un grand réassortiment de livres et brochures destinés à être mis en vente à la Librairie Sociale, placée chaque dimanche à Saint-Sernin, angle de la rue St-Bernard.

Groupe d'Etudes sociales de Trélazé. — Nous rappelons aux camarades qui s'intéressent au mouvement libéraire que le groupe est accessible à tous.

A tous ceux qui, trompés et abusés par les politiciens, n'ont plus pour ces « niers que mépris et dégoût, à tous ceux qui jugent une transformation nécessaire et cela sans le concours de tous les charlatans de la politique, fussent-ils communistes, à ceux-là, nous leur disons : votre place est parmi nous.

Que tous ceux qui veulent nous aider assistent à la réunion qui aura lieu, salle de la Coopérative, le jeudi 3 octobre, à 5 heures.

Sur l'expulsion d'un siffleur

Ce n'est pas sans une certaine surprise que nous avons lu dans le « Libéraire » sous le titre « Pourquoi j'ai sifflé Jouhaux », les assertions d'un certain Vital qui fut expulsé du Congrès de Japy.

La vérité nous oblige à rétablir dans son sens exact cet incident banal et à nous élever contre les termes stupides employés par ledit protestataire contre l'ensemble des délégués du Congrès.

Nous ignorons si Vital est ou non syndiqué, s'il avait strictement ou réellement l'intention de siffler Jouhaux, ce qu'il y a de certain c'est que dans tous les Congrès, politique, syndicaliste ou anarchiste les délégués mandatés ont seuls le droit de critiquer ou d'approuver les personnalités ou les questions soumises à l'examen du Congrès. Les spectateurs se livrant à une quelconque manifestation sont invariablement priés de se taire et de sortir. C'est là un usage légitime et courant. La prétendue protestation de Vital s'explique d'autant moins qu'elle s'est produite au moment d'une discussion assez vive au sein du Congrès sur l'admission au Congrès d'un syndicat à tendance nettement communiste, non en régle avec les statuts, que la commission de vérification des mandats se refusait à admettre. Dans un esprit de conciliation, Jouhaux demandait au Congrès d'admettre ce syndicat quand même. C'est à ce moment-là qu'un spectateur des tribunes crut bon de siffler.

Son geste fut interprété comme celui d'un communiste s'élevant contre le refus du Congrès d'admettre un Syndicat qui n'était pas en régle avec les statuts. Son auteur a voulu donner à sa pseudo-protestation une signification contre laquelle la logique s'insurge. Il était de notre devoir de nous opposer à cette ridicule prétention, nous le faisons sans hésiter.

Pour ce qui est des termes et des considérations dont le dénoncé Vital entend manifester sa réprobation, elle ne relève que de la fantaisie et du grotesque qui dispensent d'y accorder plus d'intérêt qu'elle ne mérite.

Les délégués du Congrès : Le Pen, Déchamp, Bastien.

C. G. T. S. R.

FEDERATION DU BATIMENT

DANS LE S.U.B.

Permanence du dimanche. — Dimanche 29 septembre : Andrieux ; dimanche 6 octobre : Vergonne ; dimanche 13 octobre : Mai.

Le permanent dont le tour est arrivé, doit passer à la trésorerie la veille.

Jeudi 3 octobre, à 18 heures : Réunion du Conseil général, salle des Commissions, 4^e étage.

Secti a Interlocaire d'Ivry, Vitry, Charenton, Alfortville. — La réunion de la Section aura lieu le dimanche 29 septembre, à 9 heures du matin, salle Chauvillier, 16, avenue Jean-Jaurès, à Ivry.

Le Secrétaire. Chambre Syndicale des Métallurgistes de la Seine.

Réunion du Conseil exécutif le soir vendredi 27 septembre, à 20 h. 30, au siège.

Permanence au siège, bureau 21, 5^e étage, Bourse du Travail, tous les samedis, de 15 à 18 heures.

Permanence syndicaliste intercorporative de la Seine. — Réunion mardi 30 septembre, à 20 h. 30, au Château-d'Eau, 2, Bourse du Travail, 4^e étage, bureau 30.

Ordre du jour : Discussion sur le syndica-

lisme révolutionnaire face aux décisions des Congrès confédéraux des deux C. G. T. unitaire et confédérée.

Tous les adhérents et sympathisants de la J. S. sont priés d'être tous présents pour participer à la discussion.

Dimanche 29 septembre, balade à Villeneuve-Saint-Georges. Prendre le train à la gare de Lyon, trains toutes les heures, descendre à Villeneuve-Saint-Georges, les flèches indiquent le chemin.

COMMUNICATIONS DIVERSES

La Chanson de Paris. — La prochaine soirée organisée par « La Chanson de Paris » aura lieu le jeudi 3 octobre, à 20 h. 30, au « Palais des Fêtes », 199, rue Saint-Marlin. Au programme : les chansonniers, poètes et compositeurs : Jean Bérnal, Eugène David-Bernard, Henri Dickson, Michel Herbert, Francine Lorie-Privas, Jacques Martel, Raymond Pacreau, et Paul Weil, dans leurs œuvres.

Mmes Marguerite Duriez et Léonie Rollin, MM. Amato-Delma, Gaston Lainé, Alexis de Skrydloff, dans leur répertoire. Et en hommage à la mémoire du maître Courteline : « La Paix chez soi », comédie en 1 acte de Georges Courteline, interprétée par Mlle Andrée Gire et M. Félix Gibert. Régisseur parlant au public : Joë Bridge. Au piano d'accompagnement : Mme Alice Bernay.

Groupe ouvrier anarchiste de Liège. — Les ouvriers désireux de s'instruire sont cordialement invités aux causeries libres que ce groupe organise. Le 30 septembre, à 7 heures du soir très précises. Le sujet traité : « Les anarchistes et la religion ». Le 23 septembre, suite de la discussion : « Les anarchistes et la nouvelle loi sur les loyers ».

Jeunesse Anarchiste Autonome. — Réunion le 2 octobre, à 20 h. 30, lieu habituel, compte rendu moral et financier de la Jeunesse. Présence indispensable de tous.

La Muse Rouge, groupe de poètes chansonniers et artistes révolutionnaires, complètement réorganisé, informe les camarades que la réouverture de ses goguettes aura lieu le dimanche 6 octobre en matinée et soirée. Au programme, des chansons et une revue nouvelle. Tous les chansonniers et artistes de la Muse. Invitation cordiale à tous.

Université Populaire Vincennes, Montreuil, Fontenay. — Lundi 30 septembre, à 20 h. 45, salle de l'Amicale, 11, rue des Filles-du-Caval, assemblée générale annuelle des adhérents de l'Université Populaire Intercommunale, Montreuil, Vincennes, Fontenay. Ordre du jour : a) situation morale et financière ; b) programme pour 1929-1930 ; c) création d'un bulletin mensuel ; d) questions diverses. Présence de tous les adhérents. Les sympathisants que cette œuvre intéresse sont invités.

Vendredi 28 septembre, à 20 h. 45, au siège, 11, rue des Laitières, Vincennes. Réunion du Groupe Libéraire Interlocal Montreuil, Vincennes et Fontenay.

Présence des camarades indispensable.

P. J. Proudhon.
LÉTTRES CHOISIES.
15 francs, tranco : 16 25

Travail et lutte des ouvriers syndiqués

Le Gérant : E. DELOBEL.

Imprimerie spéciale du Libéraire
10-12, rue Paul-Lelong, Paris.